FACES B

NUMÉRO 3
HIVER 2012-2013

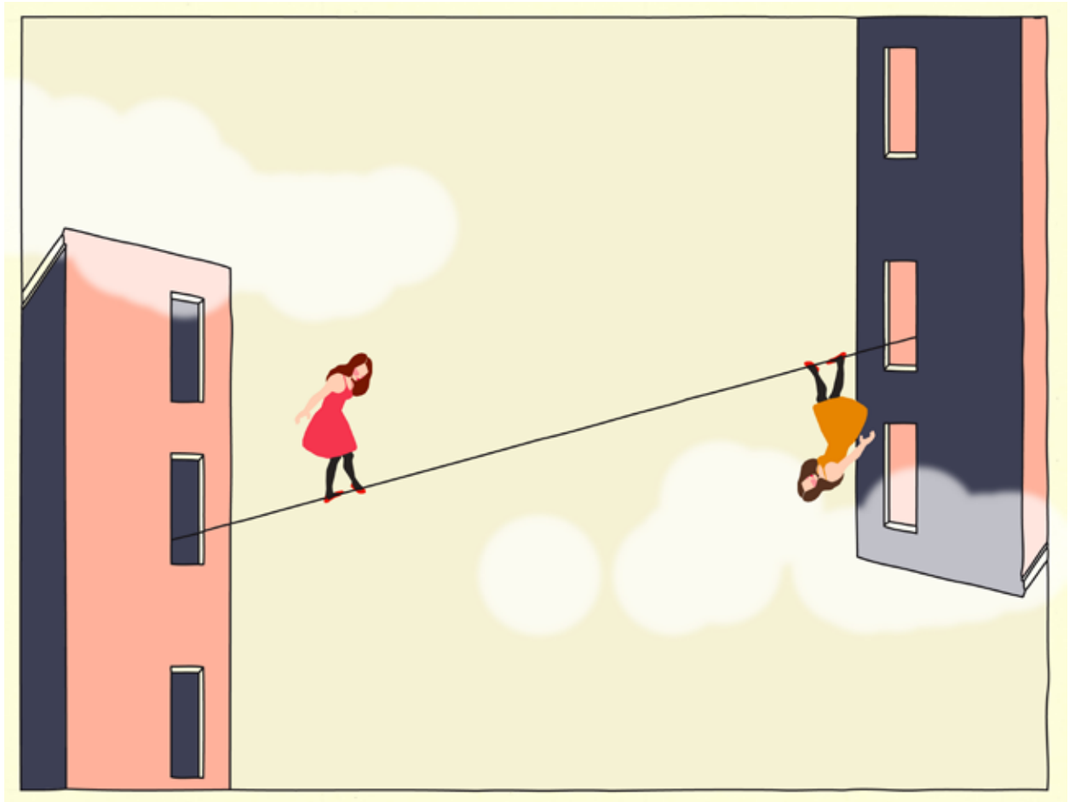
ART
SOPHIE PAWLAK

ÉVASIONS
3 JOURS AUX SAINTES

DOSSIER
BORDERLINE :
FAUT-IL DÉPASSER LES LIMITES ?

© Anthony Rojo

ALTERNATIVES | PORTFOLIO | ÉVASIONS | ART | MUSIQUE | BD



Sur le fil © Claire Lupiac

EDITO

ÉDITO

Cap ou pas cap ?

Il existe des jeux inoffensifs. Et d'autres pas…

Enfants inséparables, Sophie et Julien se lancent des défis en permanence. Tour à tour victime et esclave, aucun des deux ne veut céder de terrain à l'autre. Au départ bêtises anodines, leurs jeux prennent rapidement une dimension cruelle, voire perverse venu l'âge adulte.
Ils s'aiment passionnément mais préfèrent se faire du mal plutôt que de se l'avouer. Accros à ces jeux qui les unissent et les excitent plus que toute autre chose, ils jouent avec le feu, surfent avec les limites, en s'approchant toujours plus près du précipice.

*« Sacrée Sophie, le jeu avait repris sur les chapeaux de roue. Du bonheur à l'état pur, brut, natif, volcanique, quel pied ! C'était mieux que tout, mieux que la drogue, mieux que l'héro, mieux que la dope, coke, crack, fix, joint, shit, shoot, snif, pét', ganja, marie-jeanne, cannabis, beuh, peyotl, buvard, acide, LSD, extasy. Mieux que le sexe, mieux que la fellation, soixante-neuf, partouze, masturbation, tantrisme, kama-sutra, brouette thaïlandaise. Mieux que le Nutella au beurre de cacahuète et le milk-shake banane. Mieux que toutes les trilogies de George Lucas, l'intégrale des Muppet Show, la fin de 2001. Mieux que le déhanché d'Emma Peel, Marilyn, la Schtroumpfette, Lara Croft, Naomi Campbell et le grain de beauté de Cindy Crawford. Mieux que la face B d'Abbey Road, les solos d'Hendrix, le petit pas de Neil Armstrong sur la lune. Le Space Mountain, la ronde du Père Noël, la fortune de Bill Gates, les transes du Dalaï lama, les NDE, la résurrection de Lazare, toutes les piquouzes de testostérone de Schwarzy, le collagène dans les lèvres de Pamela Anderson. Mieux que la liberté. Mieux que la vie… »**

Ces deux personnages « borderline » ont finalement franchi la ligne jaune, en se laissant prendre au piège dans du béton. À la vie, à la mort...
*« C'est comme ça qu'on a gagné la partie. Ensemble. Heureux. Et là, au fond du béton, on a enfin partagé notre rêve d'enfant : le rêve d'un amour sans fin... »**

Dans la vraie vie, ils vécurent heureux et eurent au moins un enfant. Mais ceci est une autre histoire…

Caroline Simon
Rédactrice en chef

** Texte extrait du film* Jeux d'enfants*, réalisé en 2003 par Yann Samuell, avec Marion Cotillard et Guillaume Canet.*

Sommaire

L'ÉQUIPE 6
Sommes-nous une équipe « borderline » ? 6

LES BRÈVES 10

L'AGENDA 11

ALTERNATIVES 12
Ces citoyens bâtisseurs 12
Krousar Thmey, défenseur des droits des enfants 14
Voyager en «wwoofant» 15

PORTFOLIO 16
Sophie Pawlak 16

DOSSIER : 22
FAUT-IL DÉPASSER LES LIMITES ?
Borderline, ou l'art de (ne pas) dépasser les limites 24
L'homme, la morale, ses limites 30
Quand Philippe devient Katerine ! 32
Pourquoi courons-nous ? 34
Consommer ce dont on a besoin, et pas plus. 37

ÉVASIONS 38
Escale aux Saintes, des îles pas si sages 38

MUSIQUE 42
Ô Madi Blues 43
L'émiXion du Furet #3 44
Bordeaux/Paris, coulisses de cafés concerts 46

L'ACTU DE L'AUTOMNE EN DESSINS 49

CHRONIQUE LONDONIENNE 50
La télé-réalité britannique «entertainer» du monde entier 50

NOUVELLE 51
Les femmes assises 51

BD A lovely story 52

CUISINE 55
Marmite du pêcheur au safran 55

ON TRIPPE SUR.. 56

FACES B

Rédactrice en chef : *Caroline Simon*
Responsable maquette et illustrations *:*
Claire Lupiac - www.clairelupiac.fr
Responsable photo :
Anthony Rojo - www.anthonyrojo.com
Chef de rubrique musique :
Anne Dumasdelage - http://lafouineetlefuret.over-blog.com
Chef de rubrique art :
Cyril Jouison - http://cyriljouison.com
La chronique londonienne : *Laurence Festal*
L'actualité en dessins : *Loïc Alejandro – http://www.be.net/LoicAlejandro*
Secrétaire de rédaction : *Blandine Chateauneuf*

Comité de rédaction :
Nicolas Chabrier
Blandine Chateauneuf
Cyril Jouison
Claire Lupiac
Anthony Rojo
Caroline Simon
Véronique Zorzetto

Ont également collaboré à ce numéro :
Laurent Baheux
Marie Barral
Isabelle Camus
Delphine Iweins
Marie-Jo
Vincent Michaud
Amaury Paul

FACES B est une structure en cours de constitution, en quête d'un modèle économique alliant épanouissement et dédommagement.

Vous souhaitez proposer vos contributions, réagir à un article, manifester votre enthousiasme ou votre stupeur, vous avez des suggestions pour améliorer ce magazine, vous souhaitez nous adresser un communiqué de presse, écrivez-nous : courrier@facesb.fr

ISSN 2260-6084

La reproduction, même partielle, des articles, textes, photos et illustrations parus dans FACES B est interdite sans autorisation écrite préalable de la rédaction. La rédaction n'est pas responsable des textes et images publiés qui engagent la seule responsabilité de leur auteur.
Les marques qui sont citées dans certains textes le sont à titre d'information, sans but publicitaire. Ce magazine ne peut être vendu.

http://www.facesb.fr
Suivez-nous sur notre page Facebook :
https://www.facebook.com/pages/Faces-B/339854299387099

Sommes-nous une équipe « borderline » ?

En préparant ce numéro, chaque membre de la rédaction s'est demandé s'il était ou non «borderline» à ses heures. Certains en ont rajouté, d'autres ont préféré minimiser, pour ne pas vous effrayer... ou pour ne pas se dévoiler outre mesure. Bien malin celui qui saura démêler le vrai du faux !

Communicante touche-à-tout, les yeux et les oreilles toujours en éveil, la Rédac Chef a donné vie à un rêve tenace, grâce à une équipe pluridisciplinaire talentueuse, qu'elle anime alternativement d'une main de fer ou de velours... Ne fantasmez pas, personne n'est fouetté !

CAROLINE SIMON, RÉDACTRICE EN CHEF

Le Docteur Maboul, psychiatre émérite, s'est penché sur mon cas...
- *Franchise outrancière :* considérant la franchise comme une qualité, j'en use et en abuse au point de surfer parfois allègrement avec la provocation. Et ça peut facilement virer au drame si je suis grisée par quelques verres d'alcool !
Conseil du psy : tourner 7 fois sa langue dans sa bouche avant de l'ouvrir.
- *Transgression de la bienséance et du politiquement correct :* j'ai définitivement plus d'attirance pour les chiens que pour les enfants.
Conseil du psy : adopter l'un et l'autre pour déterminer lequel procure le plus de satisfaction...
- *Régression :* je dors souvent avec un chien en peluche, auquel je parle parfois... Attendre une réponse de sa part serait dépasser les limites. Je n'en suis pas là ! Bien que l'ours en peluche de Mark Walberg dans le film Ted s'exprime comme vous et moi (enfin surtout comme vous, car moi je jure rarement), avec la voix de Joey Star en VF...
Conseil du psy : remplacer l'objet transitionnel par un bon vieux mari (un pas trop vieux, ça convient aussi ?)
Alors Docteur, mon cas relève-t-il de l'HP ou suis-je juste normale car imparfaite ?

La secrétaire n'écrira pas mais veillera à la faute de frappe et aux accords du verbe avoir (surtout quand le COD est placé devant le verbe). Osera-t-elle critiquer aussi ? A voir. Position idéale, donc, au sein de FACES B, elle sera bientôt détestée par toute l'équipe, qui, elle, aura trimé dur !

BLANDINE CHATEAUNEUF, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Suis-je « borderline » ? Au premier abord, je vous dirais : absolument pas ! Mais, comme ma rédac chef m'a poussée à la réflexion, ma réponse sera plus nuancée.
Petite fille modèle, rôle qui m'a conduite vers l'enseignement, il m'arrive parfois de foncer sans trop réfléchir, comme pourraient le faire certaines personnes dont l'éducation fut plutôt stricte. Et là, je crois que je suis capable de dépasser certaines limites (les miennes surtout, celles forgées dans le marbre de mon enfance). Cette bonne éducation a aussi ses avantages : elle me permet de m'emporter facilement face à l'injustice ou l'intolérance et à râler très souvent, dépassant ainsi les limites de la bienséance. Je jure beaucoup dans ces cas-là, ce qui n'est pas très classe pour une fille, paraît-il !?
C'est sûrement aussi cette ambiguïté qui me pousse à être borderline avec mes élèves. Un peu à la Bégaudeau, dans *Entre les murs*. J'ai appris à esquiver face aux élèves difficiles et/ou en rejet de l'école. Je n'hésite pas à leur parler vrai, à tisser des liens ou à les bousculer un peu. C'est parfois risqué mais j'en suis consciente.

ANTHONY ROJO, RESPONSABLE PHOTO ET PHOTOGRAPHE

Borderline, bordeline...
J'aime les limites et je déteste les limites ! Elles rassurent, elles protègent, mais ce sont surtout des challenges. Faire pour faire ne m'intéresse pas. Faire pour apprendre, faire pour rencontrer, faire pour échanger, faire pour évoluer est nettement plus intéressant !
Les limites sont faites pour être dépassées parait-il. Derrière l'inconnu se cachent forcément de nouvelles expériences, bonnes ou mauvaises certes... mais l'important, c'est d'avancer n'est-ce pas ?
Je suis un pessimiste optimiste !!! Je m'attends à tout pour tout, afin de ne pas être étonné. Du coup, il ne me reste plus qu'à profiter du reste !

Photographe de presse, graphiste et geek, Anthony aime l'actualité, la prend en photo et la partage. Curieux de tout, il part du principe que chaque point de vue est bon à écouter, tant que l'on respecte l'idée de la pensée multiple. Photos & compagnie à suivre sur [Ze]Blog La Parenthèse Graphique (http://anthonyrojo.canalblog.com/) et sur www.anthonyrojo.com

CLAIRE LUPIAC, RESPONSABLE MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS

Borderline, moi ?
Je ne sais pas... je suis bien un peu farfelue, dispersée, et j'ai clairement la tête dans les nuages. Et puis, je n'aime rien autant que m'évader, laisser filer le fil de mes pensées, rêvasser, gribouiller des bizarreries et illustrer de jolies choses.

Afin de rester les pieds sur terre, Claire se passionne pour ses études et son travail de graphiste. Vous pouvez jeter un œil à tout ça, juste ici : www.clairelupiac.fr

MARIE BARRAL, RÉDACTRICE

Mauvaise conteuse, elle est admirative des narrateurs en tout genre – romanciers, orateurs, historiens, pipelettes ou comédiens – de tous ceux qui savent plonger les autres dans un récit et les bercer de leurs mots. Elle a choisi des études où l'on décryptait le discours des autres, les sciences politiques, puis un emploi où on les faisait parler, le journalisme. Dans son travail, elle rencontre des conteurs variés, des personnes qui construisent une ville et une histoire collective.

Elle partage également son enthousiasme pour le théâtre, les compagnies, metteurs en scène et auteurs sur le site Les Trois Coups : *http://www.lestroiscoups.com/*

CYRIL JOUISON, CHEF DE RUBRIQUE ART

Borderline... moi ?
« sur le fil du rasoir », certainement.

Je pourrai écrire quelques traits d'humeur noirs et grinçants que n'auraient pas reniés les scénaristes de *C'est arrivé près de chez vous.* Je pourrai m'esclaffer de quelques rires gras sur des affirmations de petits hommes des casernes autour des clichés de mauvaises fois politiquement incorrectes. Je pourrai faire trébucher une vieille dame dans la rue et écraser son chihuahua antalgique d'un coup de soulier italien élégamment ciré. Je pourrai courtoisement saluer manuellement le fessier cambré d'une jolie brune arborant une jupe minimum et de hautes bottes en cuir andalou. Je pourrai tendrement noyer les délicieux petits hamsters que mes filles aiment tant afin de leur rappeler que l'existence n'a qu'une vague ressemblance avec une vaste production Disney. Je pourrai même admirer Jean-François Copé. Et même pire. Je le pourrai effectivement.
Mais la langue française est tellement facétieuse que l'ajout d'une petite consonne ondulée fera toute ma différence. Car, indéniablement : je pourrais être borderline. « Mais si je dis ça, je casse mon image ». Alors comme l'écrit l'auteur le plus borderline de ces trente dernières années : « Le monde est glauque et ça s'écrit 'j'ai deux ailes au cul'[GLLOQ] mon ami ».

Chef de projet à ses heures gagnées et photographe de ses heures perdues, il aime penser que la vie est une fête.

AMAURY PAUL, RÉDACTEUR

Borderline ?

Oui, de l'avis unanime de mes proches, j'ai la fâcheuse tendance à vaquer d'une passion à une autre (j'entends passion intellectuelle), ce qui n'est pas sans cacher un certain comportement borderline. Mais en ce qui concerne mes autres traits de caractère, il faut s'accorder sur ce qu'on entend par ce terme. Alors, de la même façon qu'on est toujours le "con" de quelqu'un, j'estime être "borderline" sur certains aspects.

La communauté des mormons s'offusquerait de mon goût pour le tabac et les spiritueux, quand les épicuriens le trouveraient tout à fait modeste. La religion, quelle qu'elle soit, m'enverrait méditer en enfer, quand mon casier judiciaire est clair comme de l'eau de roche.

Blogueur (http://www.public-tribune.fr), Amaury s'intéresse principalement à nos politiciens bien-aimés et essaie d'étudier les différences entre l'image qu'ils veulent se donner, celle qu'ils donnent concrètement, et ce qu'ils sont réellement.

Du reste, il « geeke » beaucoup et étudie en histoire et en information-communication entre deux stages.
A moins que ce ne soit l'inverse…

LOÏC ALEJANDRO, ILLUSTRATEUR

Je suis parti 3 jours tout seul marcher dans les Pyrénées (pour faire les deux premières étapes du GR11 espagnol) avec, pour dormir, un sac de couchage, un hamac et une bâche plastique. C'est borderline ? Pour moi non, je ne craignais rien : chemins muletiers, du passage, des fermes ça et là, du réseau téléphonique... Au pire, une mauvaise nuit si vraiment il pleut et fait beaucoup de vent (à laquelle j'ai eu droit) ? Au pire, une entorse et j'attends que quelqu'un passe ou je téléphone ou je me traîne jusqu'à la ferme la plus proche ? Bref, pour moi, pas de gros risques. Mais quand j'en parlais autour de moi, les gens trouvaient ça très «osé», quand ils n'avaient pas l'air de considérer que j'allais limite risquer ma vie.

Alors borderline ou société trop timorée ?

Loïc, webdesigner et graphiste à San Sebastian depuis 2005, propose un résumé graphique de l'actualité dans chaque numéro.

NICOLAS CHABRIER, RÉDACTEUR

Certains me décrivent comme un fervent défenseur du Bien (suite à mon dernier papier dans FACES B, ça ne m'étonne désormais qu'à moitié) - fils de bonne famille, gendre idéal.... Moi, je ne renie rien, je n'exclus rien et m'excuse même de rien. J'accepte toutes ces «bonnes paroles» et «gentils compliments», mais j'aime aussi renverser la tendance : sans rien dire, tout doucement ou d'un coup comme ça, je me rebelle !
Ainsi, il faut que vous sachiez que la fumée ne me dérange pas, que je juge l'alcool souvent nécessaire aux moments de convivialité et que je transige peu sur mes visions de liberté : la cravate m'est rarement obligatoire, mes cheveux ne sont pas toujours bien coiffés, mon langage n'est pas forcément polissé et mon attitude pas toujours appréciée....En somme, je ne me pense ni frustré, ni bloqué, ni grognon, ni « Gnafron » (ou n'importe quel truc en «on»...), mais plutôt réactif, créatif et bien souvent récréatif. Normal ? Je ne sais pas (mais qu'est-ce que c'est ?), pas pour autant banal (ça m'embêterai !). En oscillant entre régularité et excès dans notre étrange réalité : et si j'osais être juste un peu borderline ?

« Communicant – curieux », Nicolas aimerait sûrement faire mieux ; pourtant il croque déjà la ville, comme la vie, en y ajoutant toujours une goutte d'humour, un doigt de critique et un bon fond d'autodérision. http://zennews.blogspot.com

LE FURET, CHEF DE RUBRIQUE MUSIQUE

Je me sens souvent borderline, dans mes pensées, ma façon d'être, ma capacité «d'emportement», ma façon d'appréhender la vie, de me sentir hors normes dans nombre de domaines, que je ne détaillerai pas ici car beaucoup ne vous regardent pas, petits voyeurs ! C'est sans doute pour cela que je ressens aujourd'hui le besoin de resserrer la soupape…
Car le borderline est avant tout un état d'esprit et aussi une manière de se sentir, au plus profond de soi, chaque minute, capable de flancher et de sombrer tout autant que de sortir violemment de ses gonds… Que ce soit pour se défendre contre une injustice flagrante, survivre dans la jungle urbaine ou clamer haut et fort la force et la justesse de ses valeurs (comme si les dire plus fort pouvait mieux influencer l'interlocuteur !).

Le borderline, c'est savoir que le fil qui nous relie au pétage de plomb est ténu, que l'équilibre est frêle et mérite un travail au quotidien, que les cloisons sont creuses si l'on ne s'évertue pas à lui fournir des fondations, que la recherche omniprésente du plaisir chez l'être humain est compréhensible quand on est conscient des pressions qu'il subit chaque jour, parfois même sans le vouloir, enfin que l'art et la passion sont les armes les plus puissantes contre les intrusions massives dont nous sommes victimes.

Oui je suis borderline !

Le Furet laisse traîner ses écoutilles partout où les sons dérivent les sens, partout où le beau, le pêchu ou l'étonnant le renverse. Il livre ensuite à vos oreilles cette matière brute et partageable à souhait. http://lafouineetlefuret.over-blog.com

VÉRONIQUE ZORZETTO, RÉDACTRICE

Je ne suis pas borderline. J'ai bien cherché quelque chose dans ma vie et mon œuvre, mais non, je ne suis définitivement pas borderline, pas pour mes contemporains. Mes consommations de drogues et d'énergie non renouvelable me placent dans une moyenne mi-figue mi-raisin conforme à mon milieu socio-sexo-culturel. Même les théories combinées de Dolto et Badinter tendent à prouver que comme mère, je ne suis pas limite… J'ai finalement trouvé un ami (le meilleur) pour dire de moi que j'étais excessive. Comme si remettre en cause le bonheur familial, voire l'existence de Dieu, parce que j'ai perdu mes clefs était excessif ! Pendant ce temps là, papas en bleu et mamans en rose dépassent tellement les bornes, que je suis tentée d'attaquer ces croisés à coups de pains au chocolat. Et ca ne serait même pas borderline !

Danseuse amateur et « transporteuse » publique professionnelle, Véronique essaie de contribuer à Faces B et en profite pour rencontrer des bordelais borderline, ou pas.

DELPHINE IWEINS, RÉDACTRICE

Si être borderline, c'est extérioriser son petit grain de folie. Alors oui c'est officiel je le suis et j'en vois deux causes. D'abord le fait d'être parisienne : la capitale donne toujours l'envie de la fuir pour mieux y revenir. Enfin mon métier de journaliste qui me pousse à aller toujours plus loin dans la découverte. Remarque : connaître son voisin actuellement est déjà un grand pas ! Dernière conséquence en date à cause de mon côté borderline : une série de reportages aux quatre coins du monde mêlant acteurs du monde judiciaire et liberté d'expression. Une nouvelle aventure sur le point de commencer. Affaire à suivre donc sur ce site : http://avocatsetlibertedexpression. weebly.com
Oui je suis borderline !

Journaliste, juriste, bloggeuse (www.uneactualitecomplete.fr), geekette en puissance, super amie, accroc au travail, Twitter fan (@actu_incomplete), qui a tout de même besoin de nombreuses heures de sommeil. Un seul credo : une opinion reste incomplète si elle n'est pas enrichie par d'autres avis.

Les brèves

BON POUR LA CASSE

Qui n'a pas déjà entendu les remarques désobligeantes telles que : *« vous ne le saviez pas ? ce type d'équipement est fait pour durer deux à trois ans »* ou pire, *« la réparation vous coûtera autant, voire plus cher que d'en racheter un neuf ! »*
Ces désagréments récurrents sont dus à un unique phénomène, prévu dès l'origine de la production de masse, pour favoriser la surconsommation : l'obsolescence programmée. Qui s'ajoute à la déjà connue obsolescence technique. Et qui, en plus d'être désagréable et coûteuse pour le consommateur, est aussi un désastre pour l'environnement.
Encore une fois, les éditions *Les Liens Qui Libèrent* visent juste avec cet ouvrage choc, rédigé par Serge Latouche, professeur émérite d'économie à l'université de Paris XI-Orsay, fier partisan de la décroissance.
Bon pour la casse, les déraisons de l'obsolescence programmée, de Serge Latouche, éd. LLL (Les Liens Qui Libèrent)

CHABABABABA, BABABABABA…

En mars 2013 ouvre à la circulation le pont Chaban-Delmas, nouveau trait d'union entre les deux rives de Bordeaux qui se veut de plus en plus proche de son fleuve. La travée centrale, de la taille d'un terrain de foot se lève en quelques minutes pour permettre à la ville d'accueillir de grands bateaux en son centre. Les 4 pylônes dont la couleur du béton a été savamment étudiée et pour partie en verre, accueillent la machinerie, proche de celle d'un ascenseur, capable de lever les 2500 tonnes d'un tablier en acier à la structure toute fine, comme en arêtes de poisson. Sur cette voie urbaine, piétons et cyclistes ont leur propre chaussée et les transports en commun franchissent la Garonne en site dédié.
Certains voulaient l'appeler Baba (il relie Bacalan à Bastide) d'autres Toussaint Louverture (reconnaissance d'un passé de ville de traite d'esclaves), il aura le nom d'un défunt maire. Qu'importe ! Beau et un brin écolo, il va faire du bien à Bordeaux.

Pont Chaban-Delmas © Anthony Rojo

DES PACKAGING INSOLITES ET DESIGN

Dans l'ordre :
- Du pain nain, Design *Lo Siento Studio*
- Des sachets de thé « penderie »
- Un gâteau japonais

L'agenda

JUSQU'AU 20.01.2013

LE CENTRE POMPIDOU MOBILE s'installe à Libourne

Lancé en octobre 2011, le Centre Pompidou mobile constitue une première mondiale : la création d'une structure démontable et transportable, permettant de présenter des chefs d'œuvres de l'art moderne et contemporain. Il fait étape à Libourne depuis le 24 octobre et jusqu'au 20 janvier, avec l'exposition Cercles et Carrés. Une belle occasion de (re)découvrir des œuvres majeures d'artistes célèbres, comme Marcel Duchamp, Vassily Kandinsky ou Victor Vasarely.

650 m² d'exposition, gratuite et ouverte 6 jours sur 7.
15 place Joffre - 33500 Libourne

14.12 – 31.12.2012

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Ballet en trois actes créé au Théâtre de Saint-Pétersbourg en 1890 par Marius Petipa, *La Belle au bois dormant* puise son histoire dans le célèbre conte de Perrault. Revisitée par le metteur en scène Charles Jude, la chorégraphie de la belle endormie et de son prince prend une toute nouvelle dimension. Perfection des variations et grâce infinie des ensembles se conjuguent dans une alchimie parfaite, au son de l'inoubliable musique de Tchaïkovski. Une production créée à l'Opéra de Bordeaux le 21 décembre 2000.

Au Grand-Théâtre de Bordeaux / Durée : 2h45 environ - Tarif de 8 à 40€ (de 8 à 55€ le 31 décembre)

12.01 – 21.12.2013

MARSEILLE 2013, Capitale européenne de la culture

Ce n'est pas parce que Bordeaux a perdu ce match contre l'agglomération provençale que l'on doit bouder les 400 événements, spectacles et animations, la centaine de concerts, d'expositions et de fêtes populaires qui vont se dérouler à Marseille tout au long de l'année 2013. Le premier épisode, de janvier à mai, s'intitule : «Marseille-Provence accueille le monde». Tout un programme !
http://www.mp2013.fr

17.12–21.12.2012

© Mario Del Curto-Strates

HANS WAS HEIRI de Zimmermann & de Perrot

Comme deux magiciens, Zimmermann & de Perrot révèlent les secrets des objets, des corps et des sons, grâce à un théâtre-cirque musical au burlesque très contemporain. Hans was Heiri (une expression suisse-allemande pour dire : « au bout du compte, c'est du pareil au même ») part de l'observation que les humains se ressemblent beaucoup et se distinguent étonnement peu dans leurs sentiments et leur fonctionnement. La vie n'est-elle que l'échec de notre ambition de devenir des individus uniques ?
À voir au Théâtre national de Bordeaux Aquitaine (TnBA)
http://www.tnba.org

20.02–02.03.2013

Cyrano-TORRETON © Fabrice Anterion Le Dauphiné Libéré

CYRANO DE BERGERAC

Grand admirateur de l'œuvre d'Edmond Rostand, Dominique Pitoiset met en scène le chef d'œuvre aux merveilleuses tirades. Celle des nez, bien sûr, mais aussi, celle moins célèbre et tout aussi fameuse des « non, merci ! ». Pour incarner le poète à l'appendice nasal proéminent, Dominique Pitoiset fait appel au formidable Philippe Torreton. A eux deux, ils s'emparent de ce personnage hors du commun, drapé dans sa dignité et sa fierté. Les blessures de cet homme libre qui refuse toute compromission séduiront à coup sûr un nombreux public.
Au Théâtre national de Bordeaux Aquitaine (TnBA) – Tarif de 7 à 25€

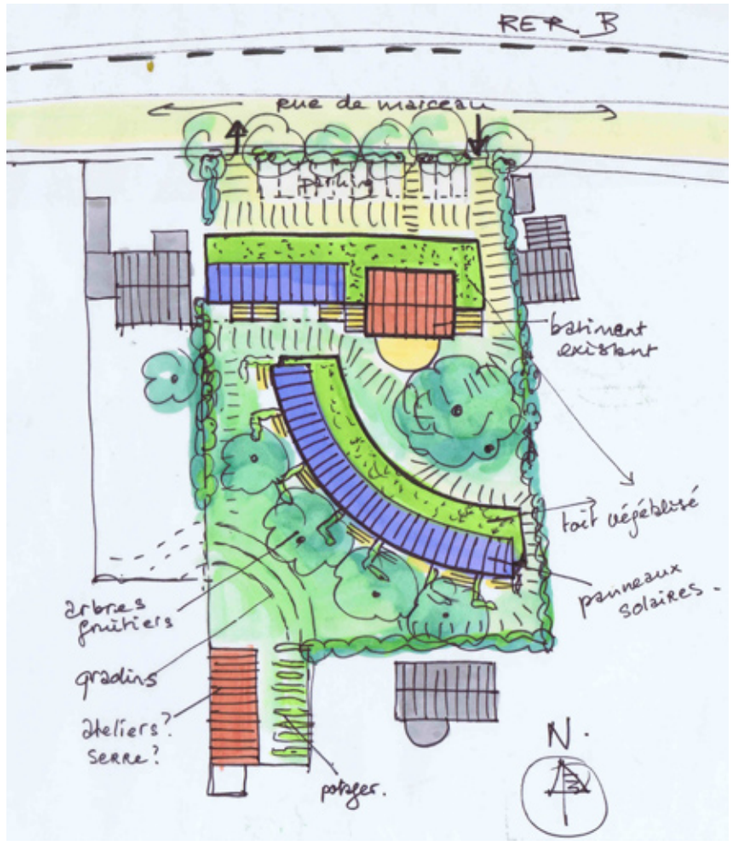
Ces citoyens bâtisseurs

Conjuguer logements individuels et équipements collectifs pour préserver l'environnement et tisser des liens solidaires : tels sont les objectifs des initiatives immobilières à l'honneur lors des « Rencontres nationales de l'habitat participatif » organisées en novembre à Grenoble. L'occasion pour FACES B *de présenter un projet d'habitat groupé, petite pierre d'une dynamique en pleine expansion...*

Dans *Mon Oncle* de Jacques Tati (1958), la famille Arpel est fière de sa maison suréquipée entourée d'une haute palissade. Ce rêve de l'habitat individuel qui s'étale sans vergogne sur le paysage et grignote les terres agricoles a été usé par les crises écologique, économique et du logement. Aujourd'hui, des citoyens imaginatifs conçoivent eux-mêmes des bâtiments qu'ils partagent et gèrent ensemble. De péché, lorgner chez son voisin est devenu une question de solidarité. Ainsi a commencé l'histoire du Verger de Sylvestre à Palaiseau.

En s'apercevant que le terrain voisin risquait d'être vendu à des promoteurs immobiliers, Pierre Jeammes et Véronique Taconet-Jeammes, habitants d'une ville francilienne en plein développement, ont vu resurgir leur vieille idée : monter un projet d'habitat groupé. Aidés par la Ville et le cabinet d'architectes VPBA (Van Panhuys Bais-Architecten), avec d'autres foyers, ils se sont constitués en société civile immobilière pour entreprendre l'acquisition de la parcelle (2735 m²) et obtenir, en octobre, un permis de construire. Les 15 appartements ont été dessinés selon les principes de l'architecture bioclimatique : constructions légères en bois avec isolation renforcée et larges ouvertures vitrées au sud pour capter la chaleur, toitures végétales et panneaux solaires, récupération de l'eau pluviale, etc.

Durable, le projet l'est aussi par la conservation d'une maison du début du 20e siècle dont les légataires sont heureux qu'elle ne disparaisse pas avec la vente du terrain.



Le projet d'habitat groupé de Palaiseau (91) a été dessiné par le cabinet d'architectes VPBA, qui travaille sur plusieurs habitats européens de ce type.

Une volonté de mixité sociale

Dans le futur Verger de Sylvestre, jardin, cour, salle commune, équipements et talents seront mutualisés. « *La proximité des transports en commun et des services du centre-ville limiteront aussi notre empreinte écologique*, précise Philippe Laffontas, impliqué dans le projet. *Ce n'est pas un habitat communautaire : chaque famille a son logement. Il s'agit plutôt de s'inspirer de la solidarité du village à l'africaine, où chacun jette un œil sur les enfants des autres... En résidence collective où j'ai vécu, il n'y avait pas tant de contacts entre voisins et les tâches communes étaient déléguées à un tiers (concierge, syndic). »*

Soucieux de mixité, les foyers entrepreneurs (familles, célibataires, jeunes ou âgés) ont invité le bailleur social Habitat solidaire à prendre part à l'investissement via la location de quatre appartements. Un logement devrait également être loué à des étudiants en colocation.

Accompagnés dans les aspects juridiques ou financiers par une assistance à la maîtrise d'ouvrage, ces promoteurs apprentis se réunissent une fois par semaine. « *Beaucoup de décisions sont encore à prendre concernant l'usage des espaces collectifs, la gestion des travaux, etc.*, explique Pierre Jeammes. *Nous attendons actuellement les études des thermiciens, obligatoires pour obtenir le label BBC*. Les personnes ayant envie de partager avec les autres une vie sociale et de s'engager dans une aventure immobilière non spéculative sont les bienvenues ! »*

Résidente à Orsay, la ville voisine, Claude Thomas-Collombier vit dans un habitat autogéré depuis 1982 : « *Mes enfants se rendaient à l'école avec ceux des autres, ils jouaient tous ensemble. Grâce à notre salle commune, je reçois 50 personnes, ce que je ne pourrais faire en habitat individuel. Même s'il y a quelques tensions, les relations avec les voisins sont plus fortes qu'en habitat classique et les décisions sont toujours démocratiques.* » Claude a ainsi pu repeindre une chambre avec des voisins cet été, elle ne se pose pas non plus de questions lorsqu'un colis doit être livré et ses petits-enfants profitent d'équipements communs, comme la table de ping-pong.

Dans la jolie maison de *Mon Oncle*, le petit Arpel se morfondait…

Trois foyers sont encore recherchés pour le projet palaisien pour une surface de quelque 200 m². Pour y prendre part : *www.levergerdesylvestre.fr* ●

** BBC : Bâtiment basse consommation*

Marie Barral

Une utopie qui se construit...

Habitat groupé, participatif, coopératif... Actuellement, c'est plutôt le terme participatif qui est diffusé*, « *plus approprié à la démarche des habitants que celui de «groupé», qui peut représenter une forme d'urbanisme représentée par les bailleurs classiques* », note Gérard Vabre, salarié aux HablLeS, association co-organisatrice des 2es Rencontres nationales de l'habitat participatif. Le mot englobe une diversité de projets dont certains peuvent être à l'initiative de collectivités territoriales. C'est le cas à Bègles (33) où, depuis septembre, les citoyens sont invités à imaginer un projet d'habitat coopératif impulsé par la Ville et un bailleur social. Situé au sein de l'opération d'intérêt national Bordeaux-Euratlantique, il comprendra une dizaine de logements en accession à la propriété.

N'est-il pas contradictoire que des projets citoyens se voulant alternatifs, illustrant le « Do It Yourself »**, soient impulsés par les pouvoirs publics ? « *Étant donné la difficulté d'accès au foncier, les collectivités territoriales peuvent apporter leur aide, en laissant par exemple le temps à des projets citoyens de se structurer avant que le terrain ne soit raflé par des promoteurs* », explique Gérard Vabre. En 2009, Noël Mamère (maire de Bègles), Yves Cochet et François de Rugy déposaient la première proposition de loi pour la constitution d'un tiers secteur de « l'habitat participatif, diversifié et écologique » en vue de reconnaître un droit à l'expérimentation en termes de construction.

Pour la première fois en 2013, l'institut de formation à l'écologie urbaine Init Environnement proposera une formation de quatre mois à la coordination de projet d'habitat participatif. Un futur métier ?

Habitat groupé à Bègles
05 56 49 88 88
Init Environnement
Bordeaux : *05 57 54 75 14*
http://www.init-environnement.com/

** Fin 2011 en France étaient recensés quelque 250 projets d'habitats participatifs engagés et une vingtaine aboutis.*
*** Do it yourself (ou « fais le toi-même ») ou culture de la débrouille. Terme au départ employé pour les groupes de musique (dits groupes DIY) qui faisaient tout eux-mêmes, de la production d'albums aux concerts.*

KROUSAR THMEY
Défenseur des droits des enfants

New-York, 25 octobre 2012. Benoît Duchateau-Arminjon, fondateur de l'association Krousar Thmey, reçoit le 15eme World Of Children Award, prix Nobel des défenseurs des droits des enfants. Principale fondation d'aide à l'enfance cambodgienne, Krousar Thmey, 21 ans après sa création, a notamment permis de mettre en place le seul programme complet d'éducation pour les enfants aveugles ou sourds du Cambodge.*

Entre deux voyages, Benoît a accepté une rencontre chaleureuse autour d'un café parisien.

Benoit Duchateau Arminjon

FACES B : Comment pourriez-vous résumer Krousar Thmey en trois mots ?
Benoît Duchateau-Arminjon :
L'identité, la dignité et l'intégration. Ce sont les valeurs qui prévalent dans nos actions sociales, éducatives ou culturelles. L'identité, tout d'abord. C'est-à-dire être khmer et retrouver sa propre culture, ses racines, par le biais, entre autres, d'activités culturelles et artistiques (arts traditionnels, danse, musique). La dignité ensuite. On n'aide pas des gens en leur mettant une perfusion. On les aide à se tenir debout, mais il faut qu'ils le fassent seuls. On ne peut aider les gens que dans la mesure où ils participent à ce mouvement. Ainsi, notre intervention commence directement dans les rues où nous offrons des soins. Les éducateurs invitent ensuite les enfants dans des centres d'accueil temporaire puis cherchent prioritairement à les réintégrer dans leurs familles.
Enfin justement, l'intégration, c'est-à-dire placer des projets éducatifs dans des petites structures afin de les incorporer totalement dans l'environnement. Nous avons, par exemple, formé dès le début des équipes cambodgiennes et le comité exécutif qui est en charge des responsabilités opérationnelles est composé de Cambodgiens. Deux représentants des « anciens enfants » sont membres du conseil d'administration de Krousar Thmey. Ils font partie de la continuité.

FB : Que représente ce prix pour vous ?
BDA : Le *World of Children Award* est une reconnaissance du travail accompli par toutes les équipes de Krousar Thmey, le symbole de la continuité et de la persévérance. Il a été décerné à des bénévoles qui, par leur implication, ont véritablement changé les conditions de vie d'enfants dans le monde. Cette cérémonie a aussi été l'occasion de délivrer un message de développement. Trop d'actions dans le monde sont menées, certes par générosité, en oubliant pourtant que l'on ne travaille pas pour soi mais pour les autres, afin de leur transmettre les actions mises en place. La réussite de Krousar Thmey est le fruit de l'implication des locaux menant les actions quotidiennement.

FB : Quels sont vos projets aujourd'hui ?
BDA : Le matin au réveil on a deux choix : soit rester couché pour continuer à rêver, soit se lever pour réaliser ses rêves. Je suis satisfait de constater que, pendant ces 21 dernières années, j'ai toujours eu envie de me lever pour réaliser mes rêves. Krousar Thmey est le plus important d'entre tous. Mon objectif actuel est vraiment de transmettre notre action et de pousser le gouvernement à s'impliquer dans nos programmes. J'ai, en effet, délégué mes activités au sein de Krousar Thmey en 2001. Cependant, ma mission n'est pas achevée. Elle le sera quand les projets seront sous la responsabilité du gouvernement et que les fonds seront majoritairement d'origine cambodgienne. ●

Propos recueillis par Delphine Iweins

** « Nouvelle famille » en Khmer*

Association Krousar Thmey

Pour aller plus loin : *Benoît Duchateau-Arminjon,* Un humanitaire au Cambodge, *éditions du Pacifique, préface et postface de Gérard Klein et Xavier Emmanuelli.*
www.unhumanitaireaucambodge.com
www.krousar-thmey.org

Voyager en «wwoofant»

Tomomi Tanaka a 24 ans. Comme la consonance de son nom le laisse à penser, elle est japonaise. Emily Buma a 26 ans, et comme son nom le laisse plus difficilement imaginer, elle est canadienne. Joke Geirnaert est, le devinerez-vous ? flamande, et son âge importe peu.

Japon, Canada, Belgique… le lien qui les unit se résume en un acronyme : WWOOF.
De l'anglais World Wide Opportunities on Organic Farms. Entendez par là, l'opportunité de traverser le monde, ou son propre pays, en séjournant de ferme en ferme bio en gagnant son gîte et son couvert contre un coup de main journalier. En un mot, voyager solidaire, écologique et économique en se frottant à des cultures (dans les deux sens du terme) et des modes de vie différents à travers un réseau*.

Génération bio
Alors que Tomomi est en France depuis plusieurs mois : Toulouse en mars et avril, dans les Corbières en mai, puis de nouveau à Toulouse, avant d'atterrir à Bordeaux, Emily ne l'est que depuis août (Toulouse), pour se trouver à Bordeaux, en septembre, avant de faire du tourisme à Paris. Pour l'heure, elles sont ensemble « au Guiraudet » , la ferme bio de Jos Reulens et Joke Geimaert, qui, tous les jeudis, fait la route de Clairac (Lot et Garonne) direction le marché bio du quai des Chartrons. Après un échange en anglais (de l'avantage d'être anglophone), il s'avère que Tomomi aime les légumes et les fruits et se verrait bien étudier l'agriculture bio en France. Emily, quant à elle, préfère visiter les petits villages et les grandes villes avant de retrouver sa vie près de Toronto. Mais quelles que soient les raisons, elles sont toutes les deux unanimes sur l'intérêt et l'attrait du wwoofing. Vous avez dit génération Y ? ●

Isabelle Camus

**Plus d'info sur le WWOOF : http://wwoofguide.com/*

© Isabelle Camus

ISABELLE CAMUS
Ni fille d'Albert, ni compagne de Noah, ses goûts et ses couleurs, ses coups de coeur et ses humeurs de néo-journaliste bi-média (Sud Ouest, Aqui.fr, Spir!t) cycliste, geek et anglophile à la vision glocale (globale+locale) sont à suivre sur My global Bordeaux (*www.myglobalbordeaux.com*), un webzine d'info, 3ème génération, qui ratisse large en cerveaux, dans le temps et dans l'espace, pour brandir ce cri de ralliement : United Quartiers power !

MY GLOBAL BORDEAUX

Des idées, des rubriques, des sujets dans des styles, voire des langues, différent(e)s pour un webzine qui se veut constructif tout en étant ludique. Ce n'est pas parce que l'on réfléchit, qu'on doit se prendre au sérieux. Ce n'est pas parce qu'on se veut local que l'on n'est pas global. L'idée n'étant pas pour nous de couvrir l'actualité intégrale de Bordeaux & de son agglo (ce qui, soyons lucides, serait jouer dans Mission impossible), mais de le faire autrement, au prisme de nos envies et de nos partis pris, teintés d'infos, de culture, d'écologie, de numérique, d'humeurs et de médias à la sauce collective et participative de My Global Bordeaux.

PORTFOLIO

Sophie Pawlak

Gaspard et les renards © Sophie Pawlak

Jolie Liste © Sophie Pawlak

Sophie Pawlak

La poésie est le point commun entre toutes les photographies de Sophie Pawlak. Cette photographe autodidacte sait nous raconter des histoires. De belles histoires. Dans des lieux insolites et atypiques.

Regardez mes photos, je vous dirai qui je suis. Sophie Pawlak imprègne son univers graphique de ce qui l'émeut. Elle s'exprime dans des mises en scène minutieusement élaborées. Délicat comme peut être son regard, elle admet avoir du mal à parler de son travail photographique. « C'est difficile », confie-t-elle. Elle aime faire « sourire les gens ». Elle aime émouvoir. C'est un fait. Elle y parvient. C'est certain.

Inspirée par les enfants, par les lieux, les images qu'elle souhaite mettre en scène s'imposent d'elles-mêmes. Dans son imaginaire. Emportée par les univers de Tim Walker ou de Le Turk, elle construit également ses photographies comme des décors. Une manière de ré-inventer la réalité. Une façon de nous inviter à découvrir sa vision du réel. Tout en délicatesse.

Cyril Jouison

http://www.sophiepawlak.net/

L'escalier © Sophie Pawlak

PORTFOLIO

Les Poules © Sophie Pawlak

Le Feu © Sophie Pawlak

La Baignore © Sophie Pawlak

DOSSIER

BORDERLINE

FAUT-IL DÉPASSER LES LIMITES ?

Borderline, ou l'art de (ne pas) dépasser les limites / 26
L'homme, la morale, ses limites / 30
Quand Philippe devient Katerine ! / 32
Pourquoi courons-nous ? / 34
Consommer ce dont on a besoin, et pas plus. / 37

Photos de Anthony Rojo
Merci à notre modèle, Bruno Samon, en formation d'insertion professionnelle à l'école de cirque de Bordeaux.

Borderline, ou l'art de (ne pas) dépasser les limites

Qui n'a jamais souhaité dépasser les limites, faire l'expérience de la limite ou vivre des expériences limites ? Pour sortir du rang, se sentir différent ou exister intensément, basculer, perdre l'équilibre, goûter à la folie de l'instant. Pour s'affranchir de tout ou juste se sentir libre… Mais une fois au bord de la ligne de conduite, comment maintenir son équilibre pour ne pas tomber ? Car pour ne pas sombrer, encore faut-il savoir s'arrêter.

© Anthony Rojo

Il apparaît humain de vouloir parfois désobéir, franchir la ligne, en se moquant des codes, des règles et du jugement des autres. Au-delà de tout trouble médical et de manière plus ou moins consciente, chacun aurait envie de dépasser les bornes, de repousser ses propres limites pour se projeter vers une plus grande liberté d'action ou de pensée. De fait, nous voilà donc tous un peu borderline ! Mais probablement à des degrés divers...

© Anthony Rojo

BORDERLINE : UN ÉTAT LIMITE

Hypersensible, hyperémotif et impulsif, le malade atteint de troubles borderline ne peut gérer correctement ses émotions. Il peut ainsi passer, au niveau comportemental et émotionnel, d'un extrême à un autre et ce, de façon imprévisible et brutale.
Etre borderline, c'est littéralement se retrouver au « bord de la ligne ». Ce terme met en évidence une idée de déséquilibre ou de basculement imminent. Il ne faudrait pas y associer, pour autant, de simples signes de rébellions ou des attitudes de doux dingues dont le style pourrait sortir de l'ordinaire. Il s'agit de considérer un « état limite » comme difficilement palpable, mêlant excès et sobriété au cœur d'une étrange normalité. Si le terme borderline désigne d'abord un trouble psychologique, il qualifie aussi des êtres libres, non conformistes, mais néanmoins réfléchis et conscients du monde qui les entoure.
Néanmoins, le sujet borderline n'est pas dénué de valeurs et son comportement fait appel à de réelles références normatives.

DE CEUX QUI NE SEMBLENT NI VRAIMENT « IN » – SURVOLTÉS, EXCITÉS, EXALTÉS –,… … NI VRAIMENT « OFF » – EFFACÉS, RANGÉS, EMBARRASSÉS –…

De fait, l'éducation, les lois, les perceptions et, par extension, les peurs, envies et désirs, deviennent alors autant de repères sociaux et personnels, avec lesquels il flirte plus ou moins. Toutefois, tout comme la société évolue, les codes qui la régissent bougent constamment. À l'image des « anti-tendances », il oscille alors autour d'une ligne de conduite en perpétuel mouvement. C'est pourquoi être borderline est si compliqué à appréhender.
Là où le marginal va parfois trop loin, à l'image d'une Isabelle Adjani qui séquestre ses élèves pour défendre « la journée de la jupe » au collège (dans le film éponyme), le borderline se positionne sur la frontière (*on the border*), telle Cécile Duflot qui ose porter une robe à l'Assemblée nationale en essuyant les quolibets de certains députés. Politiquement incorrects, hors du commun, indépendants et quelquefois en avance sur leur temps, les borderline savent bien que « *les braves gens n'aiment pas qu'on suive une autre route qu'eux…* » comme le chantait si bien Georges Brassens.

Alors qu'est-ce qui les pousse, malgré tout, vers la transgression ou la provocation ?

POUR LE MEILLEUR ET PARFOIS POUR LE RISQUE

Afin de comprendre pourquoi certains sont amenés à transgresser les règles, il faut d'abord s'intéresser aux mécanismes qui les attirent vers la ligne jaune.
Aujourd'hui, nous vivons dans une société tellement normée qu'elle nous invite de temps à autre à sortir du rang et accéder à de nouvelles opportunités.
Les programmes de télé-réalité et leurs castings accessibles à tous génèrent des vocations de stars ou d'aventuriers, des envies d'accéder à un destin exceptionnel, à l'image d'inconnus devenus des incontournables (Diana, l'Abbé Pierre, Zidane et bien d'autres…). Dépasser les limites permet alors d'aller au bout de ses rêves !
Ainsi, certains sont prêts à tout pour devenir meilleurs, tel Felix Baumgartner qui, après plusieurs performances extrêmes, est désormais reconnu comme le premier homme à avoir franchi le mur du son en chute libre. Citons également Philippe Croizon, amputé des quatre membres, qui a réussi l'exploit de traverser la Manche à la nage. ►

© Anthony Rojo

Et l'on pourrait ainsi lister nombre d'exemples qui prouvent que le dépassement de soi permet de franchir ce que l'on considérait jusqu'alors comme des limites.

Mais prudence : si l'envie de repousser les bornes peut conduire au meilleur, elle peut également être source de danger et engendrer d'importantes prises de risque. L'autodestruction et les addictions font partie intégrante de certains itinéraires borderline. De Françoise Sagan à Mickael Jackson, beaucoup ont fini par ignorer totalement les limites et perdre leurs repères, en sombrant progressivement dans la spirale des drogues et autres psychotiques.
D'autres, pour échapper au conformisme d'une société codifiée à outrance, grimpent toujours plus haut sur l'échelle de la provocation. La télévision se fait le reflet de cette dérive, à l'image de cette émission britannique diffusée sur Channel 4, *Drugs live : The Ecstasy Trial* (Drogues en direct : le test de l'ecstasy), dans laquelle des volontaires (un scientifique, un écrivain, un acteur, un ancien soldat….) ingèrent de l'ecstasy et relatent cette expérience en direct. Sous couvert de recherches scientifiques (les volontaires subissent une batterie de tests médicaux et passent une IRM pendant leur « montée »), on peut légitimement se demander ce qui motive ces personnalités à participer à une telle émission, transformant un événement relevant de la vie privée en une saga publique, diffusée en plusieurs épisodes, telle une série américaine à suspense.
Dans la même veine, l'émission *Spuiten en Slikken* (Injecter et avaler) a démarré en 2005 sur la chaîne publique néerlandaise. Il s'agit d'un divertissement au cours duquel les journalistes testent tous types de drogues et d'alcools, ainsi que des pratiques sexuelles en tous genres.
Dans la mesure où ces expériences n'illustrent pas des déviances comportementales largement répandues, elles traduisent une volonté des chaînes de télévision de montrer ce qui est hors normes, au-delà des limites, dans le but de choquer et de faire de l'audience. À défaut de pouvoir être reconnues pour ce qu'elles sont intrinsèquement (notre société le permet-elle toujours d'ailleurs ?), certaines personnes préfèrent ainsi être jugées pour ce qu'elles sont capables de faire, à l'aune des règles qu'elles sont capables de transgresser.

Mais ce qui choque les uns ne heurte pas toujours les autres. On en vient alors à s'interroger plus précisément sur la nature des limites en général, et des nôtres en particulier. Qui sont ceux qui définissent les cadres, fixent les règles et tracent les lignes à ne pas franchir ?

QUELLES LIMITES, SELON QUELLES RÉFÉRENCES ?

Comme se plaît à le chanter Julien Doré, *« je dépasse et j'aime en faire des tonnes, ça irrite, les braves gens plein de raison qui respectent les limites ».* Si nous partageons des normes qui se réfèrent à une règle de conduite dans une société, nous ne partageons pas tous les mêmes valeurs, ni les mêmes désirs qui influencent nos actions. Même si la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres, chacun est libre de faire ce qu'il veut de sa vie, dès lors que cela ne nuit qu'à lui-même.
Les autres constituent-ils une limite ou une condition de liberté ? Est-on d'autant plus libre qu'on est indifférent au jugement d'autrui ? Sans doute, car ce sont bien les normes et notre rapport avec les autres qui déterminent nos propres limites et, de fait, notre condition borderline.

© Anthony Rojo

BORDERLINE, ET VOUS, OÙ EN ÊTES VOUS ?

Nous l'avons vu, entre non-transgression et non-obéissance, il n'est pas chose aisée que d'encadrer une notion borderline. En effet, s'il nous faut choisir un camp (entre le bien, le mal et toutes leurs dérives), on peut se demander si l'on préfère la liberté, l'ordre et la sécurité, ou bien l'insouciance. Vient alors la litanie des autres questions qui en découlent. Qu'est-ce qui pourrait nous procurer le plus de plaisir ? Dans quel état nous sentons-nous vraiment bien ? Quels risques sommes-nous capables de prendre pour vivre des « expériences limites » ou comprendre les limites de l'expérience ?
Les réponses seront sans doute pleineS de mesure (il ne s'agirait pas de prendre des risques...) : cela dépendra du temps, du lieu, de l'heure ou du moment. Finalement, être ou devenir borderline, c'est certainement vivre une expérience pour soi-même, face au regard des autres.

Ainsi, si l'expérience semble se référer au fondement même de notre personnalité, l'aspect borderline apparaît comme un phénomène englobant : inutile de se demander si on est borderline ou non, c'est un peu comme si nous essayions de cerner le devenir de notre être en perpétuelle évolution. Vivre « l'état limite » semble inévitable à un moment donné, puisque cela dépend uniquement du curseur où nous plaçons nos propres limites.
Le comportement borderline paraît alors intimement lié à notre vécu, à nos motivations et positionnements par rapport à la ligne : derrière, devant ou sur la frontière. Mais nous ne pouvons pas le dissocier de l'idée de conscience de l'autre par rapport à son jugement, son regard ou les rapports que nous entretenons avec lui. Finalement, être borderline, n'est-ce pas tenter de relever un grand défi : maintenir l'équilibre en réussissant à dompter nos envies et besoins de « romances nerveuses *». ●

Nicolas Chabrier

© Anthony Rojo

**« Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Des romances nerveuses / Qu'est-ce que t'as dans la tête ? Des romances nerveuses / De quoi as-tu envie ? De romances nerveuses / De quoi as-tu besoin ? De romances nerveuses »,*
Extrait de la chanson Qu'est-ce qu'on va faire de toi, de Alister

L'homme, la morale, ses limites

L'humain, cet être étrange que nous incarnons, fascine autant qu'il irrite. L'homme a très vite cherché à s'étudier pour se comprendre, pour rationaliser un certain nombre de comportements et sans doute avant tout, pour se rassurer. En a même découlé une science, la psychologie. Il est certain que l'être humain est complexe et, s'il agit a priori rarement sans raison, son comportement peut parfois laisser penser le contraire. Il suffit à chacun de faire son examen de conscience pour se rendre compte de cette réalité.

© Geluck

L'être humain se construit à l'aide d'un long processus hybride. Dans nos sociétés actuelles, dites « développées », un cadre juridique fait tout d'abord office de ligne rouge à ne pas franchir, il est censé être connu et accepté par tous et permet, théoriquement, de fédérer la vie en société nous mettant égaux devant la loi. Le moindre de nos gestes ou de nos comportements, peuvent être évalué et jugé. Vient ensuite l'éducation, au sens large, c'est-à-dire celle inculquée par les parents, l'école, la religion ou encore l'expérience de vie. Ces codes et règles permettent théoriquement d'assurer à l'être un comportement sociétal approprié à l'intégration et au « vivre ensemble », et un comportement personnel éthiquement louable. En clair, une fois ces valeurs inculquées, nous sommes en mesure d'agir en fonction de ce qu'on sait « bien » et d'éviter de faire ce qui est « mal ».

Mais en réalité, si l'homme est un excellent donneur de leçon, on observe qu'il peine à appliquer à la lettre un comportement propre. Par nature, il est enclin à s'affranchir des règles. Quelque chose qui est défendu, qui est considéré comme « mauvais » recevra interrogations et désirs. Adam et Eve ne se sont-ils pas fait chasser du jardin d'Eden après avoir goûté au fruit défendu de l'arbre « de la connaissance du bien et du mal » ? Que l'on soit croyant ou non, on réalise que le questionnement des humains sur ces thématiques de « bien » et de « mal » n'est pas récent. L'homme contemporain a également un certain goût pour le

© Geluck

plaisir. Et s'il est dépendant, pour survivre, de trois besoins fondamentaux, qui sont l'air, l'eau et l'alimentation, comment expliquer, qu'il ne le soit pas pour bien vivre en s'offrant des plaisirs ponctuels ou réguliers ?
L'addiction, définie comme : « une conduite qui repose sur une envie répétée et irrépressible, en dépit de la motivation et des efforts du sujet pour s'y soustraire », est donc mauvaise et néfaste. Mais la liste des vices, offrant un plaisir plus ou moins intense dont l'être humain est friand, est longue : drogue dure, alcool, cannabis, acide, cigarette, sucre et *junk food*, médicaments psychotropes… Et en considérant que tout excès est nuisible, on peut alors ajouter le sport et le travail à outrance, le sexe, les jeux d'argent, les jeux-vidéo et la télévision en général. Mais qu'on se rassure, tous les hommes ne sont pas des ignobles êtres dépendants d'un péché mortel. Certains le sont juste de péchés véniels, d'autres en apparence pas du tout.

« Fumer tue », c'est marqué sur tous les paquets, l'alcool est « à consommer avec modération », les écrans se remplissent avec des avertissements du service public mettant en garde sur la consommation de drogues illicites … Toutefois, il est fascinant de voir le jusqu'au-boutisme de certains. Les « petits plaisirs » se généralisent et deviennent alors une habitude. Comme les addictions permettent de soulager les souffrances, procurer du plaisir, calmer les anxiétés ou encore procurer une excitation, on comprend que le consommateur se focalise sur le bien-être provoqué à court terme, et oublie les troubles que cela peut entraîner *in fine*.

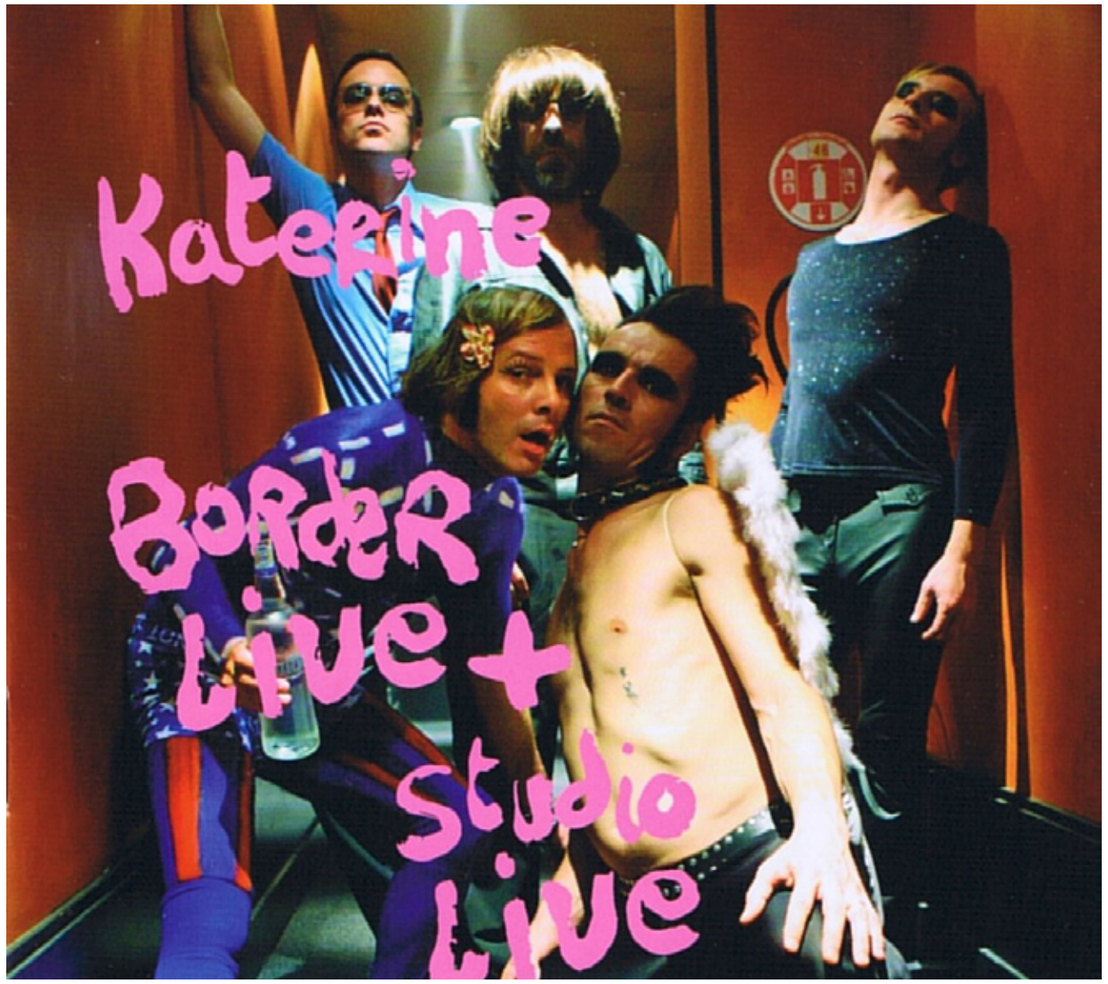
Il faut toutefois reconnaître que les exemples parmi les personnalités célèbres ne manquent pas. Que ce soit dans la classe politique, où l'on sait que derrière les discours de façade, les affaires de mœurs peuvent survenir (chacun a en mémoire un ancien favori socialiste à l'élection présidentielle, pour ne citer que lui), ou encore parmi les *stars* du petit écran, qui a vu un de ses animateurs vedettes décéder l'été dernier, laissant un imbroglio narcotico-judiciaire derrière lui. Il y aussi les artistes, justifiant souvent leur addiction par souci de créativité. Boris Vian, dont la santé a toujours été fragile, aurait peut-être pu limiter les dégâts à la fin de sa vie en calmant son activisme éreintant. Las, l'artiste meurt à 39 ans devant l'adaptation cinématographique d'un de ses nombreux romans controversés. Dans la même veine, citons Serge Gainsbourg, docteur ès provocation, fumeur actif de Gitanes et alcoolique notoire. Celui qui; comprenait les règles du marketing artistique et jouait de son image, déclarait *« je connais mes limites, c'est pourquoi je vais au-delà »*. Mort après cinquante ans de tabagisme, il n'est non pas allé au-delà de ses limites, mais il en a plutôt repoussé les frontières.

L'histoire de l'humanité regorge du processus : construction, guerre, destruction, paix, re-construction, re-guerre … Accordons donc à l'homme un goût pour la chicane. Mais repousser à un tel degré ses limites dans ce qu'on peut appeler une véritable entreprise d'autodestruction détonne toujours. Pourtant, comment résister à l'attrait du risque, au goût du jeu, à ce besoin d'aller crescendo pour retrouver les sensations initiales, à l'extériorisation que permettent les vices sur les petits tracas et traumatismes profonds ? Est-on finalement plus heureux dans une vie équilibrée et modérée, ou dans une vie de démesure et d'outrance ? C'est quelque part à tout un chacun de trouver sa limite et d'en conclure les marges de manœuvre qu'elle offre. ●

Amaury Paul

Quand Philippe devient Katerine !

«Je suis borderline», *hurlait en 2005 (Philippe) Katerine dans l'album de sa résurrection* Robots Après Tout*. Un éclat qui démontre à l'économie, en peu de mots, de quelle façon l'absurdité et l'usure du quotidien peuvent convertir l'agneau le plus inoffensif en bête sauvage… en quelques minutes seulement ! Il suffit de voir le métro chaque matin aux heures de pointe pour le comprendre.*



Quel artiste plus borderline que Philippe Katerine ? Humoriste du dérisoire pour les uns, abreuvoir de l'absurde pour les autres, novateur sans limites pour les derniers.
Pour autant, Philippe Katerine n'a pas toujours été le trublion que l'on connaît, prêt à choquer pour de vrai, comme seul Gainsbourg avait su le faire en son temps (sûrement pas pour rien qu'on le retrouve dans le rôle de Vian dans le biopic fantasmé du dessinateur de BD et réalisateur Johann Sfar dédié au chanteur précité) !

J'AURAIS PU ÊTRE MILLIONNAIRE
AVEC PISCINE ET VUE SUR LA MER
MAIS JE SUIS DANS LA MERDE
ET JE VOUS EMMERDE…
SENTIMENTALEMENT DÉMISSIONNAIRE
PROFESSIONNELLEMENT SUICIDAIRE
TU VOIS MOI JE SUIS DANS LA MERDE
ET JE VOUS EMMERDE

Philippe Katerine, Je Vous Emmerde (1999)

NOUS VIVONS PRISONNIERS DANS LE VENTRE D'UN CHIEN
TOUT LE MONDE LE SAIT MAIS PERSONNE NE DIT RIEN
J'AI MANGÉ L'ESPAGNOL QUI JOUAIT LA GUITARE
TOUS LES DIMANCHES MATIN SUR LE PONT DES ARTS
MAIS TOI TU N'Y VOIS QUE DU FEU
À CROIRE QUE T'AS D'LA MERDE DANS LES YEUX

Philippe Katerine, Les Grands Restaurants (2002)

DU DANDY TIMIDE AUX NOUVEAUX HORIZONS
À ses débuts, pour *Les Mariages Chinois* (1991) ou *L'Éducation Anglaise* (1994), qui commence à le faire reconnaître en tant qu'auteur, Philippe Katerine se présente sur scène avec une cruelle timidité : assis sur sa sobre chaise en bois, muni de sa fidèle guitare, il entonne son chant telle une poésie, avec cette légèreté toute sixties dans le ton et cette préciosité qui le rend fragile. La beauté du texte, le côté décalé de plusieurs de ses titres (*Comme Jeannie Longo*, *Les Leçons De Belles Manières*) dénotent déjà d'un humour certain, mais encore retenu. Pointe aussi l'angoisse, omniprésente chez le bonhomme, éternel insatisfait (de son travail, de ses amours, etc.) ! Avec *Mes Mauvaises Fréquentations* (1996), Katerine affûte son ton, s'amuse encore un peu (*Mes Vacances À L'Hôpital*), obtient ses premiers succès, notamment avec le subtil *Mon Cœur Balance*. À la suite de sa rencontre avec les Recyclers en 1997, Philippe Katerine apprend peu à peu les joies de l'improvisation (vice qu'il pousse ensuite à son paroxysme dans son dernier album éponyme en 2010), découvre de nouvelles façons de travailler et ouvre grand ses horizons : cinéma, composition pour Anna Karina, etc.

TOUT SE PERMETTRE… SANS LIMITES !
En 1999, le vent tourne : Katerine lâche la bride et signe un majestueux *Je Vous Emmerde* où il envoie littéralement «*chier les conventions*». Une première étape est passée, les médias s'en emparent et pourtant suit un passage à vide où l'artiste, touche à tout, s'essaie à tous les arts… Il ne lui en faudra pas plus pour basculer.
C'est à partir de 2005, avec *Robots Après Tout*, qu'il renaît, tel un Phénix de ses cendres, mais lui en sort non pas magnifié mais trans-formé. Vêtu d'un sous-pull et d'un shorty, hissé sur talons hauts, Katerine révèle enfin sa face cachée et entre de plain-pied dans le jeu médiatique : choquer, hurler, se lâcher, bref oser !
Ce qui, aux yeux des novices, pourrait passer pour un revirement brutal est au final le fruit d'un cheminement long, réfléchi, artistique, le résultat d'une libération qui envoie paître ses anciennes frustrations pour enfin tout se permettre, sans limites !
Il le crie alors sur toute la ligne, du voluptueux *Louxor J'adore* (et son clip dément où il fait intervenir l'ensemble de son village !) au putassier *100% VIP*, du *20-04-2005* (rebaptisé en dernière instance alors qu'il se nommait plus sobrement *Marine Le Pen* !) au bouffon *Excuse-moi («d'avoir éjaculé dans tes cheveux à un moment inadéquat»*), de l'énergique *Borderline* au rudimentaire (mais néanmoins efficace) *Et Patati Et Patata,* Katerine n'hésite plus, se joue des règles, fonce tête bêche, étonne, détonne, affole, raffole… et décolle ! Car le public en redemande et les médias aussi. Le borderline ferait-il du chiffre ?
Si l'on croyait l'arrêter là, sur sa lancée fulgurante, qui aurait pu s'avérer aussi fugace que volatile, comme souvent les effets de mode retombant comme des soufflets, c'était sans compter sur son imagination débordante, sur sa volonté farouche d'aller toujours plus loin, sur sa soif quasi encyclopédique de tous les arts.
Katerine se lance ainsi peu de temps après dans un projet de spectacle chorégraphié aussi audacieux que réussi avec Mathilde Monnier, écrit pour le gagnant de La Nouvelle Star Christophe Willem. Il réalise aussi en 2011 une reprise par semaine pendant un an (soit 52 !) avec Francis et ses Peintres… Bref, il n'a plus peur de rien.
Sa dernière production fin 2010, minimaliste au point qu'il ne daigne lui donner aucun nom, teste encore plus avant ses auditeurs, comme aucun album auparavant. Aussi casse-gueule que hardi, de cet exercice, il sort grandi. Car si l'album est quasi inécoutable d'un seul trait, il se laisse insinuer par bribes et ressort inopinément au hasard de la conversation, ayant ainsi la capacité de vous faire briller en société… de façon osée ! Ce sens de l'économie n'est pas sans sens : observez bien la vidéo de *Juifs, Arabes*, Katerine, habillé tel un pape, chante dans une discothèque devant un groupe d'hommes noirs dansants bien huilés et visiblement gays. Ses seules paroles : *Juifs, arabes, ensemble*, couplés aux images en disent mille fois plus long que de vains discours.
Je laisse d'ailleurs à Katerine le mot de la fin : *«Moi je suis la Reine d'Angleterre et je vous chie à la raie…»* ●

Le Furet

NON JE NE VEUX PLUS JAMAIS TRAVAILLER, PLUTÔT CREVER…
NON JE N'IRAIS PLUS JAMAIS AU SUPERMARCHÉ
PLUTÔT CREVER
NON MAIS LAISSEZ-MOI (BIS) MANGER MA BANANE…
TOUT NU SUR LA PLAGE
NON JE NE VEUX JAMAIS M'HABILLER
PLUTÔT CREVER
PLUTÔT CREVER QUE DE ME LEVER PARCE QUE VOUS ME LE DEMANDEZ

Philippe Katerine, La Banane (2010)

Pourquoi courons-nous ?

Tout le monde peut courir. Qu'il s'agisse d'un jogging autour d'un parc un dimanche matin, ou de s'aligner avec 40 000 autres coureurs au départ du marathon de Londres, pour courir, il suffit d'une bonne paire de baskets et d'une route à suivre. Mais où cette route nous mène-t-elle et pourquoi courons-nous ? C'est la question à laquelle Robin Harvie, auteur britannique de 35 ans, répond dans son livre Why we run*.*

© Laurence Harvie

L'enquête menée par Robin Harvie l'a conduit à expérimenter les courses longue distance, à courir toujours plus, jusqu'à l'obsession. Jusqu'à l'épreuve la plus ancienne et la plus ardue du monde : le Spartathlon. 256 kilomètres entre Athènes et Sparte ! Un défi de l'extrême dont nous parle celui qui pense toujours ne pas être un athlète.

FACES B : Robin, comment est née votre soif de course ?
Robin Harvie : J'ai couru mon premier marathon en 2000 pour gagner un pari, lancé lors d'une soirée un peu arrosée. Contre toute attente, j'ai très vite pris goût à la course. Mais, quelques marathons plus tard, j'ai réalisé que je n'améliorais plus mon temps. Mes performances semblaient figées à trois heures et douze minutes. C'est alors que je me suis demandé si, à défaut de courir plus vite, je pouvais courir plus longtemps. Quelle distance étais-je capable de parcourir ? J'ai voulu tester mes limites.

FB : Vous vous êtes donc lancé dans des courses longue distance ?
RH : Je me suis d'abord préparé pour la Round Rotterdam 50 (50 miles, soit plus de 80 km). Puis j'ai couru le Bob Graham Round dans le Lake District, une distance de 72 miles (environ 116 km) avec presque 6000 mètres de dénivelé positif, à parcourir en moins de 24 heures... Plus je courais, plus mon corps et mon esprit en redemandaient. Il y a un moment où l'on souffre, mais on finit toujours par ressentir un réel plaisir, proche de l'ivresse. C'est donc progressivement que je me suis fixé, comme ultime challenge, de courir le Spartathlon.

FB : Le mythique Spartathlon, parlons-en… 256 km, 36 heures de course non stop : ce sont des chiffres affolants, presque irréels pour le commun des mortels. Quand vous vous êtes aligné sur la ligne de départ en 2009, aviez-vous conscience de la dimension surhumaine d'un tel exploit ?
RH : Bien sûr ! Et je m'étais préparé pour une telle distance. Je m'entraînais en courant 120 miles (193 km) par semaine, sur mon temps libre. Chaque samedi matin, je chaussais mes *running shoes* et courais le long de la Tamise. Et chaque

© ALAN WALTER

© Alan Walter

dimanche, je recommençais... J'ai parcouru 6000 miles (9656 km) en un an !
Quand je suis revenu du Spartathlon (que je n'ai pas terminé), après avoir ressenti comme jamais la douleur de l'effort, je me suis dit : *« Dorénavant, je peux faire n'importe quoi. Rien ne me fera plus jamais peur, rien ne pourra me blesser autant que cette course. »* Une telle expérience vous procure de la force et de la résistance pour toutes sortes de situations. Vous savez que vous êtes plus fort. La course de fond est une discipline qui m'a permis de découvrir qui j'étais et de quoi j'étais fait.
Il m'a fallu un peu de temps pour réaliser que quelque chose en moi s'était rompu pendant cette course, certaines résistances. Comme si on avait coulé sur moi une carapace de métal... Courir sur une aussi longue distance constitue une expérience quasi mystique, voire métaphysique. À tel point qu'il est difficile de trouver les bons mots pour en parler.

FB : Vous l'avez pourtant brillamment racontée dans votre livre, *Why we run.**
RH : J'avais envie de partager cette expérience avec d'autres coureurs, et même de faire des émules ! Je conseille à tout le monde de courir un marathon pour ressentir cette ivresse et aux marathoniens de courir sur de plus longues distances. On ne réalise pas toute la force que l'on porte en soi.

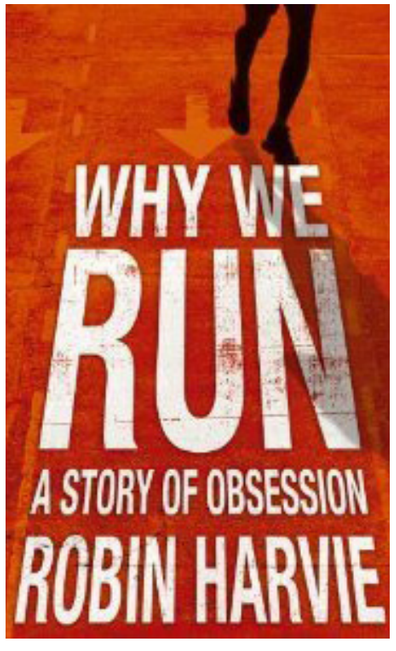
FB : Vous semblez ne retenir que les points positifs de cette épreuve. N'avez-vous jamais souffert pendant cette épreuve extrême ? Comment êtes-vous parvenu à gérer un effort aussi éprouvant ?
RH : Bien sûr qu'il y a eu de la souffrance. Quand on parcourt de telles distances, même pendant les entraînements, vomir et saigner font partie de l'aventure… On perd beaucoup de poids, particulièrement en été. Au Spartathlon, après 17 heures de course et 85 miles (137 km), je me suis littéralement écroulé. J'étais complètement détruit, j'ai eu l'impression de me noyer. Pendant trois mois, j'ai dû dormir 14 heures par jour pour laisser à mon corps le temps de cicatriser. ►

© Laurence Harvie

Quant à ma force mentale, je l'ai puisée dans les tristes événements qui ont frappé ma famille. Pendant que je préparais le Spartathlon, mon beau-père est décédé brutalement. Ma femme est alors entrée dans un profond chagrin, tandis que ma belle-mère est tombée dans la spirale de la dépression. Rien de tel n'était advenu dans ma vie auparavant. Je n'avais jamais été témoin d'une telle souffrance émotionnelle. Je me suis alors mis à courir plus vite et plus longtemps, contre le spectre de la mort. La souffrance physique me rendait plus vivant. C'était ma pénitence, même si cela peut sembler un peu ridicule… J'avais l'impression qu'en souffrant moi aussi un peu, je comprenais mieux leur peine.
Et c'est grâce à cette souffrance que j'ai découvert un nouveau mode de relation avec ceux que j'aime. Courir a fait de moi une meilleure personne, plus proche de ma famille et capable d'empathie.

FB : Aujourd'hui, après une telle expérience, trouvez-vous encore un intérêt à courir, et si c'est le cas, le faites-vous dans l'espoir de retrouver cette sensation de « surpuissance » ?
RH : J'avais promis à Laurence, mon épouse, que le Spartathlon serait mon ultime challenge. J'ai donc repris une vie normale, entre mon boulot, mes sorties au pub et mes soirées devant la télé…
Je dois admettre que cette obsession de courir comporte des sacrifices. Courir 120 miles par semaine prend énormément de temps. Nous avons désormais un jeune fils, ce qui entraîne légitimement des compromis si je ne veux pas paraître trop égoïste. Mais courir est une expérience personnelle si intense qu'elle en devient vite une obsession. En 2011, j'ai couru le double marathon de Londres et j'ai pris plaisir à retrouver ce moment particulier, autour du dix-huitième mile, où l'on plonge dans l'obscurité et où l'on éprouve cette sensation extraordinaire de ne pas savoir ce qui va se passer… ●

Propos recueillis par Caroline Simon



En savoir plus : *Visionnez l'intervention de Robin au TEDx Hull en mars 2012*
http://www.youtube.com/watch?v=-yilSud7GdE

**Why We Run : A Story of Obsession, par Robin Harvie (John Murray Publishers). Ce livre n'est malheureusement pas encore disponible en français.*

Consommer ce dont on a besoin, et pas plus

Rue89 et Versilio ont publié cet été un ouvrage numérique à la suite d'entretiens entre deux journalistes, Pierre Haski et Sophie Caillat, et Pierre Rabhi, chez lui, en Ardèche. Il s'agit d'un ebook disponible sur plusieurs plates-formesde librairies en ligne, intitulé Il ne suffit pas de manger bio pour changer le monde*. Pourquoi faire un écho sur ce « bouquin » ?*

Pour en savoir plus sur le livre :
http://www.rue89.com/2012/08/02/lebook-de-rue89-avec-pierre-rabhi-dispo-sans-drm-234292
Et la bande annonce, qui est un extrait des différentes vidéos présentes dans l'ebook :
http://www.youtube.com/watch?v=fYlhySf5IBk&feature=player_embedded

D'abord, parce que le sujet le mérite. Pour celles et ceux qui ne le connaissent pas, Pierre Rabhi est un personnage emblématique de l'agriculture bio, un véritable précurseur des méthodes douces qu'il a utilisées bien avant que ne se déchaîne la problématique environnementale. Il est aujourd'hui une figure de proue et intervient notamment dans des pays d'Afrique arides pour transmettre son savoir. Ce n'est pas son premier livre et ses messages sont les mêmes : le respect de la terre et l'autonomie alimentaire. Son raisonnement est simple et rationnel, fondé sur la mesure. *« Consommer ce dont on a besoin et pas plus »*, opter pour une « sobriété heureuse ». Ça paraît bête comme ça, mais combien de fois par jour dépassons-nous (moi compris) la limite ? En eau, en nourriture, en lumière, en emballage, en chauffage, en carburant ? Bref, si ce livre-là permet de se poser des questions, voire de se remettre en question, et bien c'est déjà pas mal. D'autant que contrairement aux contre-arguments de base, non, il ne s'agit pas de revenir aux peaux de bête et à la bougie, mais tout bonnement de se rendre compte que tout ce que l'on fait a un impact, un peu comme l'effet papillon de Bénabar…

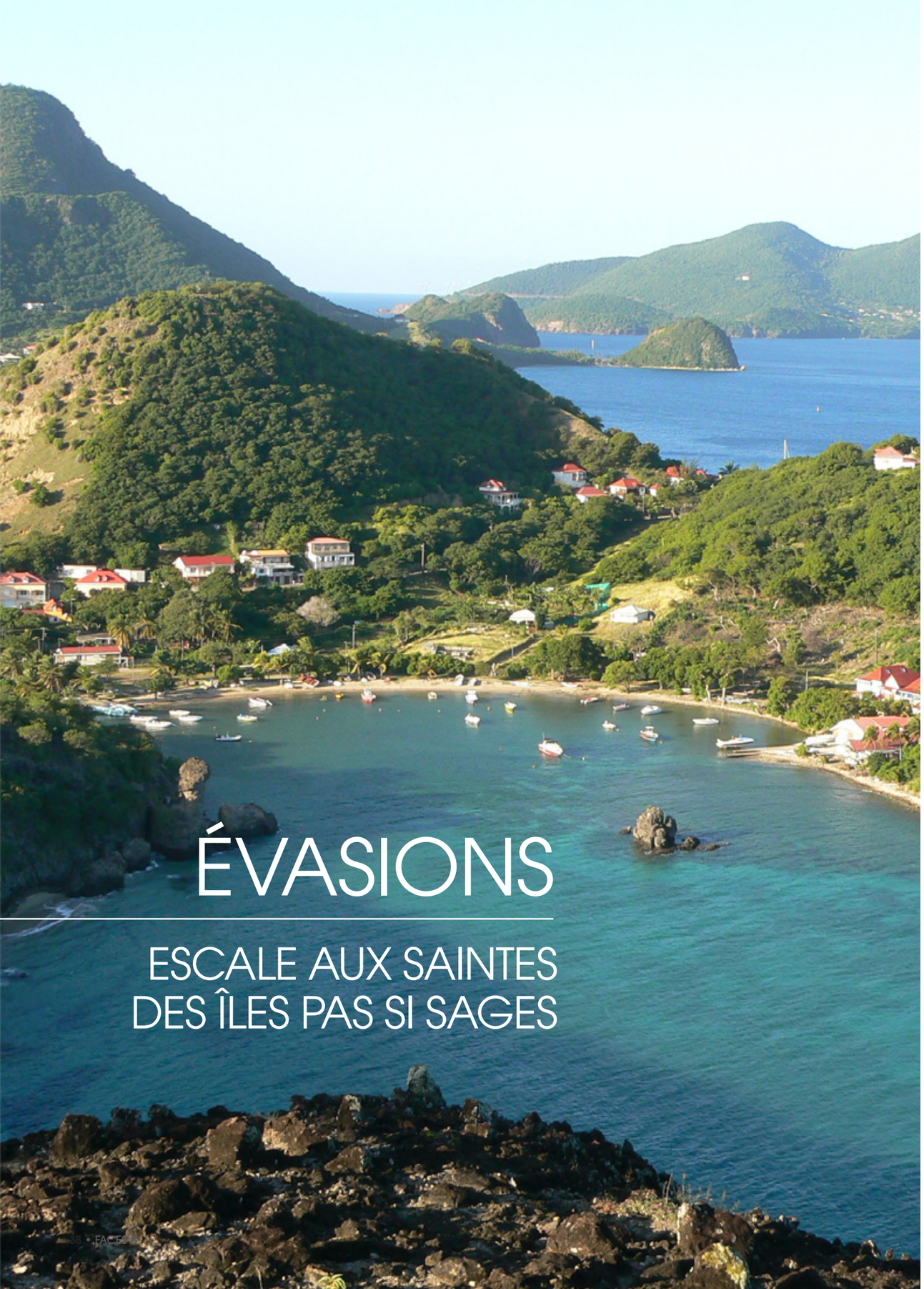
Ensuite, je trouve que le concept de l'ebook est pertinent. D'une part, parce qu'il permet à une (petite) institution comme Rue89, qui fait du bon boulot rédactionnel, de sortir un livre sans trop de frais. D'autre part, parce qu'il permet de proposer un ouvrage à un prix nettement plus accessible que le format papier (4,99 euros). Enfin, parce qu'il dépasse le cadre du livre papier avec des insertions vidéos, alliant ainsi témoignages et reportages, ce qui donne alors une toute autre dimension aux messages.

Alors oui, je sais que les détracteurs pourront dire que ces nouvelles versions numériques sont bien plus nuisibles (pollution nucléaire et matériel high-tech versus papier, connexion internet cancérigène, etc), probablement les mêmes qui râlent que c'est facile de clamer la protection de la planète du haut d'un hélico… Maintenant, n'étant ni un expert, ni un technicien, je ne pourrai évidemment rien produire aucune pièce en défense, si ce n'est que cet ebook a la noble vocation, comme les autres ouvrages de Pierre Rabhi, de conduire à une « insurrection des consciences » et ça, ça ne peut pas faire de mal. ●

Laurent Baheux

Laurent Baheux

Photographe français, Laurent Baheux est né un jour de mars 1970 à Poitiers. Il a débuté le journalisme comme rédacteur sportif au quotidien régional Centre Presse à Poitiers, où il a découvert la photographie en autodidacte. Il couvre les événements de l'actualité sportive nationale et internationale depuis 1998, tels que les jeux olympiques, les coupes du monde de football et rugby ou encore les tournois du grand chelem de tennis. En parallèle, il réalise depuis 2002 un travail personnel en noir et blanc sur la grande faune sauvage du continent africain. Ses photographies sont exposées dans différentes galeries d'art en France et à l'étranger.



ÉVASIONS

ESCALE AUX SAINTES DES ÎLES PAS SI SAGES

À l'occasion d'un séjour sur sa célèbre grande voisine, la Guadeloupe, il serait regrettable de ne pas pousser un peu plus au large, vers le sud, jusqu'à cet archipel d'îlots volcaniques que constituent les îles des Saintes. FACES B vous propose une escapade de trois jours, alliant activités sportives et farniente sous les alizés.

La traversée de 30 minutes qui mène de Trois-Rivières à Terre-de-Haut offre une vue saisissante sur le volcan de la Soufrière, à l'arrière du bateau. À peine le temps de humer l'air iodé que l'on accoste à l'Anse du Bourg, « une des plus belles baies du monde », hautement prisée par les plaisanciers si l'on en juge par le nombre de voiliers et de yachts qui y mouillent. Tout le monde débarque à pied. Ici, point de voiture, piétons et cyclistes se partagent les routes avec quelques scooters. Certes les distances sont courtes, mais les pentes sont raides...
La plupart des touristes visitent l'île à la journée, mais c'est en y passant quelques nuits que l'on ressent véritablement la douceur de vivre, que l'on découvre une faune et une flore endémiques et que l'on se délecte de la gastronomie saintoise.

JOUR 1

La trace des crêtes et la plage de Pont-Pierre

De nombreux sentiers pédestres ont été (plus ou moins bien) balisés par le conservatoire du littoral à travers la forêt, de façon à observer les richesses naturelles, les ruines historiques et les panoramas exceptionnels qu'offrent les Saintes à ses visiteurs. La plus incontournable de ces balades, c'est la trace des crêtes.
Le départ s'effectue par la plage de Grand-Anse, même s'il faut commencer par enjamber une clôture : le sentier passe sur certains terrains dont les propriétaires disent, à tort, se réserver le passage. Cette randonnée facile de quatre kilomètres surplombe une série de baies, offre des vues plongeantes sur la mer et ses dégradés de turquoise, ainsi que des panoramas sur les mornes* de l'île. On n'y croise pas foule, à part quelques troupeaux de chèvres. Evitez de vous émouvoir devant les mignons cabris, car ils finiront tôt ou tard dans un savoureux colombo...
La balade s'achève, après 2h30 de marche, sur la Route de Marigot, où il est fréquent de rencontrer (comme partout ailleurs sur l'île) d'imposants iguanes qui lézardent au soleil. Ces autochtones d'un autre temps pouvant mesurer jusqu'à 1,80 mètre, ne se nourrissent que de feuilles, de fruits et de fleurs.
L'après-midi, on se la coule douce sur la plage de Pompierre, anse nichée au bout d'une vaste cocoteraie. Au choix, sieste à l'ombre dans un hamac (un « must have » dans le sac de plage du voyageur averti...), ou baignade pour admirer les poissons. Mais gare où l'on met les pieds, les oursins règnent en maîtres !

ÉVASIONS

Jour 2

Kayak de mer et plage du pain de sucre

Les efforts du matin ayant creusé l'estomac, on optera pour un dîner qui tient au corps à base de gratin de christophines et de boudins antillais.
Direction la base nautique de l'Anse du Fond Curé en vue de louer un kayak et se mêler aux stagiaires du centre UCPA, pour une exploration des criques cachées de l'archipel. Pour rejoindre l'îlet à Cabrit, au sommet duquel on a une vue d'ensemble sur Terre-de-Haut et sa voisine Terre-de-Bas, il faut ramer dur face à la houle marine. On a beau se consoler en se disant que le retour se fera tout seul grâce au vent dans le dos, il ne faudrait pas, pour autant, confondre cette activité avec le pédalo : le kayak de mer reste un exercice physique relativement soutenu.

Entre deux coups de pagaie, on prend le temps d'une pause déjeuner sur l'idyllique plage du Pain de sucre. Tant pis pour le cliché : c'est, là encore, une des plus belles plages des Caraïbes. Mais ce petit bout de paradis se mérite, puisqu'il faut compter trois bons quarts d'heure de marche et un chemin escarpé particulièrement délicat pour y accéder. D'où l'intérêt d'y accoster en kayak...
Après le pique-nique, certains opteront pour une baignade avec les poissons colorés qui fourmillent autour du Pain de sucre (mais si, on a parfaitement le droit de se baigner juste après le repas !), tandis que d'autres iront débusquer quelques bernard l'hermite ou taquiner des crabes se dorant la pilule sur des rochers à demi submergés.
De retour à la base nautique, une fois son gilet de sauvetage rincé et son embarcation rangée, on se presse au village pour goûter enfin aux « tourments d'amour ». Ces petits gâteaux traditionnels ronds et mous, façon génoise à la noix de coco, initialement préparés pour les marins, sont à présent déclinés à tous les parfums pour le plus grand plaisir des touristes.
Au coucher de soleil, puisqu'on n'a plus de bras, mais qu'il nous reste des jambes, on grimpe vers le Fort Napoléon, un vestige du passé militaire de l'île, héritée de sa position stratégique. Là encore, on en prend plein les yeux en admirant la mer prendre des teintes tour à tour rosées, orangées et bleutées.

Jour 3

Ascension du Chameau et coup de vent à Grand-Anse

Cap au sud-ouest pour l'ascension du Chameau, le point culminant de l'île, à pied ou à vélo (réservé aux sportifs aguerris). Une torture de 309 mètres de dénivelé dans une chaleur moite, mais la vue panoramique au sommet vaut largement une grosse suée. On prend le temps d'observer Terre-de-Haut à nos pieds et Terre-de-Bas à l'ouest, mais aussi la Guadeloupe, plus au large, et les îlots alentours, avant de redescendre tranquillement.
Pour se remettre de ces émotions, après s'être délecté de fruits de mer tout juste sortis de l'eau au déjeuner, on va poser sa serviette sur le sable de Grand-Anse et on se rince l'œil en observant les athlétiques kite-surfeurs. Ils sont de sortie en début d'après-midi, quand les alizés soufflent crescendo. Place alors au ballet de voiles multicolores au-dessus des vagues.
En fin d'après-midi, direction le bourg, grand comme un mouchoir de poche, pour admirer les petites maisons créoles, cousines antillaises des maisons de poupée. Il faut flâner dans ce village typiquement caribéen aux toits rouges et aux maisons multicolores et échanger quelques mots en créole avec les locaux. Descendant principalement de colons venus de l'Ouest de la France (Bretons et Normands), de nombreux Saintois ont les yeux clairs et les cheveux blonds. Un magnifique métissage !
À l'apéro, c'est ti-punch obligatoire, que l'on sirote dans l'un des bars à cocktails, au son du zouk. Entre deux gorgées, on danse la biguine collé serré avec sa (ou son) doudou.
On dîne au calme, un peu plus loin, à Anse du Bourg, au bord de l'eau. Au menu : court-bouillon de poisson, acras de morue et colombo. Et on se demande pourquoi on n'est resté que trois jours sur cette île si attachante... ●

Caroline Simon

Où dormir ?

► **Centre UCPA - Marigot**
97137 Terre de Haut
Guadeloupe
Tél. : 0 590 99 54 94
Courriel :
ucpa.les-saintes@wanadoo.fr
Site : www.ucpaauxsaintes.com

► **Hôtel du Bois Joli**
97137 Terre de Haut
Guadeloupe
http://www.hotelboisjoli.fr/

** Morne est le nom donné à une colline aux Antilles*

MUSIQUE

Ô Madi Blues / 43
L'émiXion du Furet #3 / 44
Bordeaux / Paris, coulisses de cafés concerts / 46

© Anthony Rojo

Ô Madi Blues

Madi présente son nouvel album « Carefully ». Produit par Virage Tracks, le label de Johan Micoud, adoubé par les Inrocks de Jean-Daniel Beauvallet, le musicien se livre dans douze titres bluesy-folk-rock secs et nerveux.

J'avais prévu une écoute à l'ancienne. Carefully, je sors le cd de sa pochette soignée. La galette trouve sa place dans mon mange disque amélioré. Je m'installe. Le soleil d'automne m'accompagne. Madi est dans la track. Musique.

ACCORDS CRISTALLINS

Il vient de là, il vient du blues. Cette affirmation est aussi claire que son trait de voix. Tombé dedans dès son plus jeune âge, Madi, the french boy, écrit et chante dans la langue de Jeff Buckley. Dès le début de l'album, les premiers accords de guitare ne laissent plus planer de doute : Ô Madi, ô Madi blues ! Accords cristallins. Voix incisive. La tonalité de l'album est donnée. « Out of my head », le premier titre est du style à bien rester en tête. Pour notre meilleur plaisir. Celui-ci ne sera pas renié par le second morceau. Aussi langoureux que son prédécesseur était nerveux. Et là, c'est le deuxième choc. Celui qui donne envie de poursuivre la balade. « Story of a friend » exprime différentes nuances. La voix de Madi se transforme. Elle nous rappelle celle de Tracy Chapman. Les arrangements sont aussi précis que minutieux. Tous en nuance. Cette sonorité est confirmée par « Fade away ». Le tour est joué. Il vient vraiment du blues, ce Madi. Une promenade nerveuse dans un univers folk-bluesy. « The setting sun », « You are mine » appuient le médiator sur la corde sensible. Les guitares se font nerveuses et très présentes. La voix devient métallique. La production est élégante. « Will she come to see me », tout en retenu, est une parenthèse délicieuse. La voix de Madi, celle de Deborah, l'acoustique de la guitare, la présence rythmique de cordes et l'apparition de nappes discrètes donnent un accent pop à cette ballade suave.

VOIX INCISIVE

Et soudain, je fais la connaissance de « Sweet Mary », c'est le coup de blues. Un coup de foudre, en mieux. De nombreuses images me viennent en tête : Neil Young, Jeff Buckley, Damien Rice survitaminé. Le tour est joué, mon iPod ne lâchera plus Madi. C'est dit. Quand les riffs se musclent pour « Family portrait » et « « No answer », tous les accents du blues s'y retrouvent. Jeu en rupture, percussions très présentes, guitares explosives et interprétation aiguisée.

Après deux morceaux nerveux, l'auteur-compositeur-interprète relâche le tempo. « I believed » nous rappelle que le plus simple est toujours l'exercice le plus difficile à réaliser. Objectif atteint. Et dépassé avec « Nowhere ». Véritable bijou dont on apprécie la construction. Intimiste au début, il s'enrichit de nombreuses nuances mélodiques avant de nous quitter comme suspendu. Lorsque « Me vs myself » se termine, l'album a livré ses premiers secrets. Avec une belle promesse : trouver les autres.

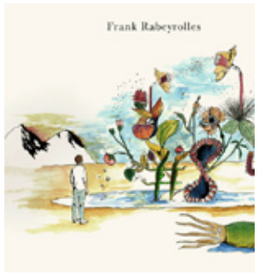
Alors amis de FACES B, je peux humblement vous proposer d'aller écouter avec attention cet album disponible depuis le mois de février sur iTunes, dans les bacs de la Fnac bordelaise et sur le myspace/madifik. Pour en finir avec les jeux de mots de début d'hiver : c'est quelqu'un qui Madi que vous ne serez pas déçus. ●

Cyril Jouison

Madi – « Carefully »- Virage tracks

L'émiXion du Furet #3

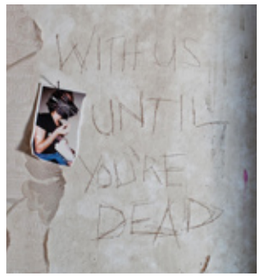
«La musique est la langue des émotions», enseignait Emmanuel Kant. À dire vrai, pour le Furet, elle ne vaut que si elle EST émotion. Tout le reste n'est que performance technique stérile, juste bonne à satisfaire des musiciens en mal de composition. La sélection qui suit dépeindra la plus vaste palette d'émotions possible : l'amour, retrouvé ou perdu, la nostalgie, la mélancolie, l'énergie, la légèreté, le bonheur en fusion, la rudesse, la froideur, la violence, le rêve, l'envie mais surtout pas l'ennui. Et encore moins le déni. Car c'est en affrontant ses émotions, les plus vives comme les plus sombres, en les ressentant au plus profond que l'on a une chance de se sentir enfin… vivants.
Ah et pour ceux qui sont éveillés, deux CD à gagner dans cette nouvelle édition : si c'est pas beau ça, après vous n'irez pas dire qu'on ne vous gâte pas !



ONIRIQUE
Frank Rabeyrolles : *#8*
Un monde onirique proche de l'univers d'un Sébastien Schuller, une pop synthétique éthérée, des morceaux tout en retenue à la frêle élégance : ce sont les armes déployées par Frank Rabeyrolles, qui sévit depuis huit ans déjà dans les limbes de la dream pop -lo fi, sous les pseudonymes aussi variés que Double U ou Franklin. Sa nouvelle production, en s'évadant moins sur les terres de l'expérimentation, replace le sentiment pur au centre du débat. Il se fait du coup plus présent, plus touchant : mysticisme, mélancolie, douce mélodie, caresse entêtante, lueur sont les substantifs qui viennent en tête à son écoute. Une écoute faite de bonnes vibrations, qui pourraient bien amener l'auteur à rester dans ces sentiers un peu plus longtemps que prévu, au lieu d'errer sur de multiples terres.

VOYAGEUR
Lo'Jo : *Cinema El Mundo*
Déjà trente ans de carrière et pas tellement de rides à l'horizon pour le combo angevin Lo'Jo. Dans son sillon on trouve, enchanteurs et enchantés, des arbres de vie de tous pays, des graines du monde qui n'en finissent jamais de fleurir, des images d'ici qui vous entraînent dans le plus bel ailleurs. Dans ce voyage perpétuel, les Lo'Jo ont emmené dans leurs bagages plusieurs de leurs amis : Vincent Segal (Bumcello), Ibrahim (Tinariwen) ou encore Robert Wyatt. Les langues se font aussi variées que les sons, d'Afrique en Amérique du Sud, du langage cinématographique à l'espagnol et au français, les transports sont à l'honneur… Sûrement à un degré moindre que dans les albums qui nous les ont fait adorer, avec une plus grande lenteur, mais toujours avec la même passion.

NERVEUX
Mensch : *Mensch*
Cachées derrière une dégaine de Berlinoises underground, Vale Poher et Carine Di Vita : deux Lyonnaises au parcours musical déjà bien tranché. Avec ce premier album, elles explorent avec grâce et nervosité les routes du post-punk comme celles du krautrock et de l'électro. L'idée : faire danser sur des musiques aux basses lourdes de sens, aller à l'essentiel, de façon brute et décomplexée, faire le choix de la simplicité. Ces huit titres s'écoutent d'une traite et comme c'est bien trop court, on en reprend une bonne dose. Efficacité assurée !



INÉGAL
Archive :
With us until you're dead
«Avec nous jusqu'à la mort» : un tel titre amène à la fois réjouissance et désarroi ! Si l'on y obtient l'assurance que le groupe ne nous quittera plus jamais (et c'est vrai tant leurs titres phares sont ancrés dans nos mémoires), on y comprend aussi que plus jamais Archive ne pourra nous faire l'effet d'une bombe. Sur cet album aux aspects inégaux, aux aspérités un peu lâches, aux notes par trop lancinantes, on retiendra deux pics majestueux, *Conflict* et *Violently*, qui conservent intacte l'énergie originelle. La recette du progressif se fait ici plus lente, voire se fait attendre, engendrant des pesanteurs malvenues. Dommage.

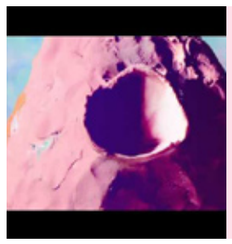
À NOTER :

Un CD à gagner aux deux premiers qui répondront à la question suivante :

►*«Sur quel label est signé Frank Rabeyrolles ?»*

Réponse à envoyer à courrier@facesb.fr en laissant ses coordonnées complètes.

LE COIN DES REMIX



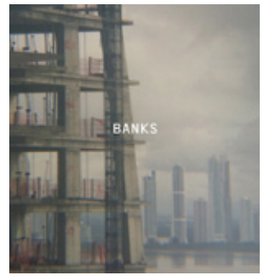
Quelques idées de très bons titres, dont l'envolée est assurée par des remix de qualité, idéal en club, indispensable à votre prochaine soirée de nouvel an :

- Saint Michel : *Katerine* (Lifelike remix)
- Vadoinmessico : *Teeo* (Crystal Fighters remix)
- Marbert Rocel & Osunlade : *Let's take off* (Yoruba soul mix)
- Citizens ! : *True Romance* (Gigamesh remix)
- Friends : *I'm His Girl* (Jake Bullit Remix)

PÉTILLANT
Concrete Knives :
Be Your Own King
Sur la foi de leur premier Ep, *You Can't Blame The Youth* sorti en avril 2011, les Normands de Concrete Knives ont prouvé en 5 titres qu'ils pouvaient rivaliser avec les meilleurs groupes de brit pop. Pas étonnant dès lors que ce soit Simon Raymonde lui-même (ancien bassiste des Cocteau Twins à la tête du label Bella Union) qui les ait contactés pour signer leur premier opus. C'est joyeux, poppy à souhait, jamais bégueule, plein d'une énergie folle, d'une innocence retrouvée, d'une naïveté débridée. En concert comme sur disque, ça pétille sous la dent, ça ensoleille les neurones, ça réchauffe le cœur bien mieux qu'un feu de cheminée… Attention à l'explosion !

ÉTINCELANT
Efterklang : *Piramida*
Ce quatrième album des Danois, est le digne compagnon d'un morne automne, une brume de chaleur diffuse qui se répand en vous comme la caresse de l'être aimé-e, un univers de confort aux notes arrondies, aux arrangements précis, aux tons adoucis. Moins tourmenté, plus posé et homogène que ses prédécesseurs, *Piramida* nous enseigne, à l'instar du qi gong, que ralentir le rythme peut être source de plaisir immédiat, de capacité à entrer de plain-pied dans l'instant présent, à profiter pleinement de la sérénité de son environnement. Le champ des possibles ouvert sur cet opus donne corps à un espace-temps où l'émotion est reine, où la magie agit. D'une beauté étincelante.

JOYEUSEMENT FOUTRAQUE
The Bewitched Hands :
Vampiric Way
Leur premier album *Birds & Drums* nous avait enseigné qu'il était possible d'aimer au même niveau les Pixies et les Beach Boys, que la folk pouvait être allègre et entraînante, aussi énergique que du rock et vivifiante comme un bol d'air en pleine montagne. Cette deuxième galette, plus pop, plus posée mais aussi plus «digérée», s'avère tout aussi joyeusement foutraque et confirme la vivacité de leurs qualités mélodiques et leur réel pouvoir d'embrasement (sans parler de la scène où les Rémois assurent des sets déchaînés). Certains titres filent à 200 à l'heure, d'autres font montre de leurs qualités pop ouvertes et joyeuses, d'autres encore se tournent vers la ballade, parfois ronflante, mais sans dénaturer la hauteur de l'exercice.



LIBÉRÉ
Paul Banks : *Banks*
Dès le morceau introductif, *The Base*, Paul Banks donne le ton : après une première tentative en 2009 sous le nom de Julian Plenti, le chanteur d'Interpol prend son envol en solo avec un album aux belles envolées pop, qui parviennent bien mieux qu'avec le groupe précité à s'extirper de leurs pesantes références eighties. Paul Banks y est comme libéré. Sa voix profonde trouve enfin toute la place qu'elle mérite, accolée à des sonorités plus légères qu'à l'accoutumée. Ses pop songs entraînantes, voire virevoltantes, ont une belle épaisseur, accrochent l'oreille, tant et si bien que l'on a envie d'y revenir très vite et de rester dans ce cocon. *I feel young again*, conte le chanteur : à son écoute, nous aussi !

BOUILLONNANT
Skip&Die : *Riots in the Jungle*
C'est une constante chez les groupes sud-africains qui émergent en Europe : une énergie hors pair, un sens de la fusion des genres inhérente à la multiculturalité du lieu, bref, une capacité hors norme à faire péter les barrières, à ne pas s'embarrasser des frontières. Des genres (pop, hip-hop, musiques du monde des Balkans à la cumbia, rock, électro) et des langues (anglais, afrikaans…), Skip&Die en joue, s'engoue, s'enroue parfois mais qu'importe. La jeunesse de leur démarche est largement compensée par leur généreuse impétuosité.

THÉÂTRAL
Chrome Canyon :
Elemental Themes
Derrière Chrome Canyon se cache Morgan Z, échappé du groupe Apes & Androids et repéré pour avoir remixé Passion Pit, Phoenix ou Foster The People. Cet Ovni de l'électronique amène par touches légères et nappes éthérées son avant-goût pour le piano, le jazz, le futurisme, l'inter-espace ou les BO de Air et de Vangelis (bon, parfois un peu trop, il faut l'avouer !). Une aventure à la fois spatiale et théâtrale, à l'odeur forte de nostalgie, qui vous laisse en apesanteur, se sirote à l'apéro comme à l'heure du thé, s'apprécie par temps glacé comme par bribes ensoleillées.

RADICAL
Light Asylum : *Light Asylum*
Ce duo industriel plutôt radical livre sa vision toute personnelle d'un électro goth contemporain, visuel, spasmodique, énergique à souhait, une new-wave revisitée qui déploie toute sa force sur scène, où la chanteuse Shannon Funchess s'avère être une véritable performeuse, au look androgyne, rasée, tatouée et tout de cuir vêtue… Elle a d'ailleurs déjà prêté sa voix puissante à des groupes tels que Telepathe ou TV On The Radio. Si certains passeront leur chemin, les autres en apprécieront l'intensité prête à attaquer les dancefloors.

DISCRET
Mathieu Boogaerts :
Mathieu Boogaerts
Le charme discret et enjôleur de Mathieu Boogaerts agit encore une fois avec délice : légèreté, humour et textes décalés sont au service de ses amours perdues, de ses doux fantasmes, de sa fantaisie infinie. Et toujours l'humour, omniprésent, accompagné de trois accords bricolo, de notes aussi discrètes et généreuses que le bonhomme, tantôt Pierrot lunaire, tantôt lutin ébouriffé. *«C'est tellement beau oui toutes ces sirènes dans ma tête, c'est tellement beau, non, je ne veux pas qu'elles s'arrêtent»*, chante ce joyeux luron : comme celles qu'il nous fait entendre à longueur d'album. De façon lumineuse !

Bordeaux/Paris, coulisses de cafés concerts

Au cœur même des villes les caf'conc brisent le silence et offrent une alternative à la médiocrité de la majorité des abreuvoirs de nuit. Aux manettes, des passionnés qui entendent aujourd'hui les sons que nos oreilles adopteront demain. Peu de ces lieux entrent dans les cases des gestionnaires de l'action culturelle «officielle», c'est donc fréquemment sans subventions, mais avec beaucoup d'imagination qu'ils s'emploient à renouveler leur «proposition artistique». Leur rôle s'avère essentiel dans l'éclosion des nouveaux talents de la scène indépendante, folk, rock, électro ou encore hip-hop. Nous avons approché deux de ces creusets, une cave voûtée en sous-sol typique de l'underground bordelais et un cousin parisien, îlot indépendant niché au cœur d'une rue calme, à deux pas de l'effervescence de la Villette.
Au micro, les deux programmateurs, Xavier Chabellard du Saint-Ex (Bordeaux) et Nicolas Jublot de l'Espace B (Paris).

Ambiance au Saint-Ex © fairelafeteabordeaux.com

Damien Jurado au Saint Ex © The Muffin Man

► BORDEAUX : LE SAINT-EX

GENÈSE
En 2005, avec Jean-Marie, l'ancien gérant du Zoo Bizarre (ndlr : salle mythique bordelaise dédiée à l'underground de 1997 au milieu des années 2000), associés à deux autres personnes, nous avons sollicité des banques pour obtenir un prêt. C'était pourtant avant la crise, mais elles refusèrent. Un courtier nous a permis d'obtenir le budget prévisionnel plus ou moins souhaité. Nous avons été surpris d'y arriver car nous venions d'un milieu culturel associatif, pas forcément reconnu.

IDENTITÉ, ESPRIT
Nous sommes positionnés sur l'émergence artistique, même si cela sonne professionnels de la culture ! Nous constituons le premier maillon de la chaîne du spectacle vivant, avec le désir de soutenir les artistes.
Nous pouvons nous comparer à un micro-label indépendant, conscient de ses limites, mais pouvant affirmer que ne pas vendre 500 000 exemplaires n'interdit pas d'exister !
Notre base line c'est «musique et à boire», pas mal déjà comme promesse ! Nous ne souhaitons pas nous prévaloir d'une philosophie au ras des pâquerettes, mais au public de la définir.

RÉUSSIR SA PROGRAMMATION
Il m'arrive de penser que ma programmation nourrie d'enthousiasme va être géniale… pour 15 personnes présentes dans la salle ! Impossible de pérenniser sinon en perdant une partie de son indépendance. Sans aides financières, la survie passe par la vente de boissons.
Par rapport à nos débuts, la programmation s'appuie plus sur la scène bordelaise très spontanée.
Pour ne pas s'enfermer dans le syndrome du club de jazz, il faut aller chercher le public, se régénérer. Pas besoin de réaliser des études, nous voyons les gens. Ça peut être bien aussi de déplaire, d'avoir un avis tranché, tout ne se vaut pas.

LES DÉCOUVERTES, LA NOUVELLE DONNE INTERNET
J'écoute sur Bandcamp nombre de groupes glanés ici ou là. Myspace a plus ou moins révélé des milliers de groupes. Internet a fait exploser la proposition déjà énorme des réseaux. Bandcamp épure, tout comme Soundcloud pour l'électro. Les gens rejoignent des niches, avec une communauté d'esprit.
On s'est aperçu que les groupes dénichés sur Internet étaient en avance sur les anciens réseaux. Ils proposent régulièrement des nouveaux morceaux ou des vidéos. Des pays où il existait peu de groupes, comme l'Italie et la Grèce deviennent des niches. La mise en relation se fait aussi grâce aux groupes qui tournent dans ces pays. Le garage est une musique universelle, non pas parce que plus facile à jouer, mais parce qu'elle se pratique à l'instinct.

QUE FAIRE AVEC LA POLICE ?
Nous n'avons pas d'ennuis, mais les contrôles ont été renforcés avec les problèmes de consommation d'alcool sur les quais. Les cafés rock ont toujours été problématiques pour les centres-villes, surtout dans les plus anciens bâtis au 15e siècle avec des rues étroites qui concentrent le bruit.
Faire des lieux en périphérie occasionne néanmoins des problèmes de sécurité, surtout quand les transports en commun s'avèrent insuffisants. Il n'existe pas de solution à 100% acceptable, sinon peut-être comme nous fermer à 2 heures en accord avec les horaires de tram.

SOUVENIRS, SOUVENIRS
Un soir, je découvre sur la scène un groupe de quinquagénaires, jeans repassés et mocassins à glands qui moulinaient une cover d'*Another Brick In The Wall part.2* des Pink Floyd. J'ai su plus tard que c'était des profs d'une école qui préparaient une petite surprise à leurs élèves.
En règle générale, les «têtes d'affiches» ont rarement déçu. Mention spéciale à Sonic Boom qui a adoré l'acoustique de la cave et y a enregistré le concert !
The Intelligence reste également pour moi l'un de mes meilleurs concerts, tous lieux confondus. Enfin, je ne remercierai jamais assez les Magnetix qui ont toujours soutenu la salle et fait découvrir pas mal de groupes. ►

Saint-Ex
54 cours de la Marne - Bordeaux
http://saint-ex.fr

► PARIS : L'ESPACE B

Espace B

GENÈSE
Le lieu existe depuis des années sous ce nom : il a été tour à tour métal, blues, a connu plusieurs identités parfois sulfureuses. Il y a quatre ans, la compagnie générale de rock avec qui j'ai collaboré, a essayé de lui redonner un nouvel élan indé pop-folk, mais il n'est pas toujours facile de redorer le blason d'un lieu. J'ai repris l'Espace B depuis un an avec en tête une nouvelle idée et une politique différente, basée sur l'indé, mais essentiellement avec des groupes américains et canadiens. Beaucoup de groupes français sont déjà passés par ici auparavant, mais aujourd'hui des salles comme l'International font cela très bien.

IDENTITÉ, ESPRIT
Premier principe : des prix bas, de 5 à 10 euros le concert (voire gratuits par moments). Ensuite une vraie programmation artistique, au coup de cœur plutôt qu'à l'aspect remplissage du lieu. Enfin ici c'est à la bonne franquette : c'est un endroit libre et détendu, un lieu de vie qui fait bar et resto midi et soir. Le but est que le public puisse venir les yeux fermés sans connaître le groupe, en se disant qu'il passera de toute façon une bonne soirée. J'entends parfois des gens dire que l'Espace B est excentré, mais au final il n'est pas plus éloigné que des lieux comme le Trabendo, qu'il faut aller chercher au cœur de la Villette. Nous ne touchons aucune subvention et l'idée est de ne pas en demander pour rester indépendant. Car ça peut remettre en cause beaucoup de choses : notamment les groupes commencent à demander plus et c'est le début de la fin.

RÉUSSIR SA PROGRAMMATION
Comme j'étais tourneur, j'ai gardé pas mal de contacts. Ça a été beaucoup de travail pour faire accepter le fonctionnement que j'avais en tête. Il y a beaucoup de lieux de diffusion donc la concurrence est féroce à Paris. Au départ, on était le dernier choix des programmateurs, mais grâce à notre flexibilité, à une jauge peu commune et intéressante pour les découvertes (200 places) et nos choix artistiques, nous sommes devenus un tremplin pour plein de groupes américains et canadiens qui débutent en Europe. Nous avons ainsi pu faire passer les *Dirty Beaches, Wild Nothing* ou encore *Jeff the Brotherhood* qui tournent aujourd'hui dans des salles plus grandes. Mais si les tourneurs passent par nous, aujourd'hui la tendance est que les groupes nous contactent en direct : nous sommes presque plus connus aux USA qu'ici. J'ai même lu sur des blogs américains que nous étions cités comme «le lieu incontournable à Paris» !

UNDERGROUND OR NOT UNDERGROUND, THAT IS THE QUESTION
Je programme en moyenne 25 groupes par mois, ce qui est une grosse cadence, et je privilégie la musique indépendante sous toutes ses formes (folk, électro, rock, pop, noise, hip-hop indé) tout en restant homogène pour que les gens puissent s'identifier au lieu à travers sa programmation. Ici, pas de risque que j'annule de concerts : alors que c'est ce qui se passe de plus en plus dans les lieux alternatifs qui préfèrent jouer la sécurité s'ils n'ont pas assez de prévente.
Je suis aussi ouvert aux propositions associatives, comme lors du Ladyfest avec *Verity Susman*, la chanteuse d'Electrelane. Je veux avant tout garder un côté authentique, m'installer dans la durée et fidéliser le public peu à peu plutôt qu'avoir un lieu à la mode qui retombe comme un soufflet au bout de quelques mois. Pour développer le lieu, je fais des partenariats (médias, etc.), une newsletter via le site internet, des concours pour faire gagner des places, mais la meilleure des communications, ça reste le bouche-à-oreille.

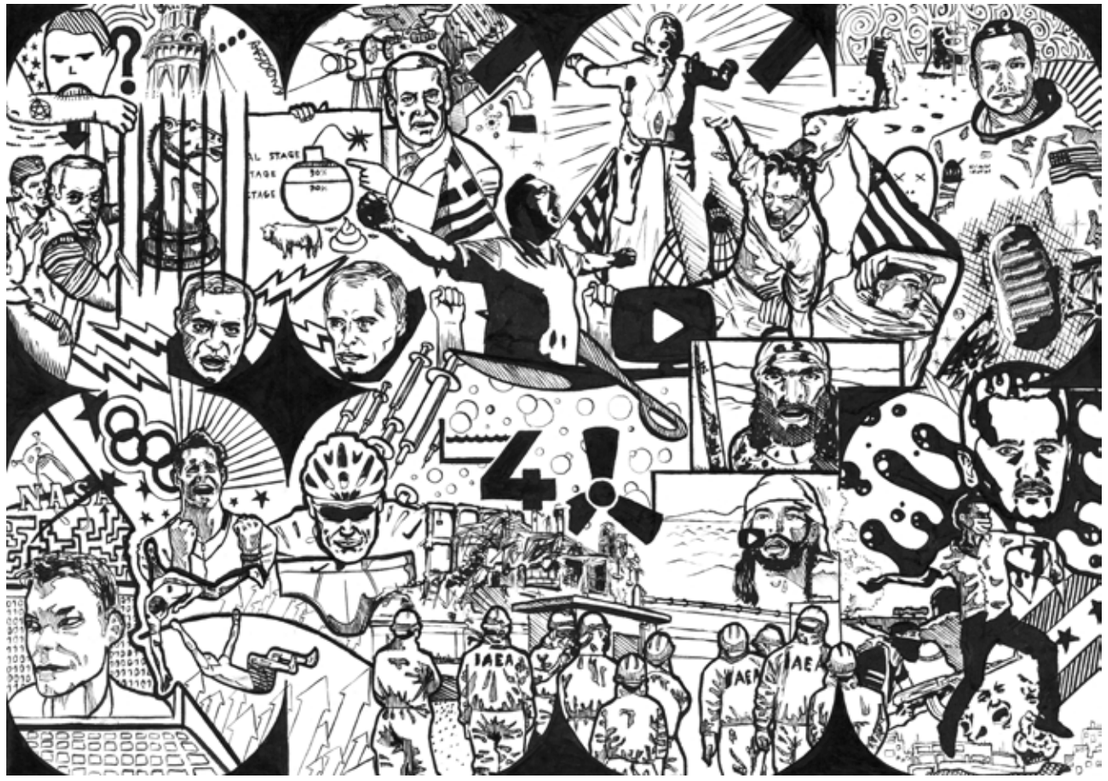
SOUVENIRS, SOUVENIRS
En septembre, le groupe folk canadien Evening Hymns, qui a été filmé par le *Cargo*, a fini son concert par un rappel dans la rue à cause d'une panne de clim' : le public barrait la rue, les voisins ouvraient leur fenêtre... C'était un très beau moment qui prouve qu'on peut faire de grandes choses avec peu de moyens. Ici, on n'a pas de personnel de sécurité et personne n'appelle jamais la police ●

Propos recueillis par le Furet et Vincent Michaud

Espace B
16 rue Barbanègre - Paris 19e
http://espacesb.net
(playlist du mois téléchargeable gratuitement pour se familiariser avec la programmation)

Espace B

Illustration de Loïc Alejandro



Les événements à retrouver :

- la vidéo critique sur Mahomet qui a déclenché des violences et mené à l'assassinat de l'ambassadeur des États-Unis en Lybie
- Gary McKinnon
- La piscine N°4 de Fukushima
- Netanyahou et son dessin à l'ONU
- Mouvements sociaux et austérité en Grèce
- Felix Baumgartner
- Affrontements en Syrie
- Neil Armstrong
- Lance Armstrong déchu de ses titres
- Garry Kasparov arrêté
- Curiosity
- Renaud Lavillenie

Made in Chelsea, DR

La télé-réalité britannique : «entertainer» du monde entier

Peu de Britanniques regardent aujourd'hui *Qui veut gagner des millions ?* Ce jeu télévisé qui pouvait attirer plus de 15 millions de téléspectateurs dans les années 1990 a, en 2012, un audimat de moins de 5 millions. Alors que ce programme est en sérieuse perte de vitesse dans le pays où il a été conçu, il continue de connaître un essor phénoménal à l'étranger. Au total, 84 versions différentes ont été réalisées et diffusées dans 117 pays. Sa version indienne a même inspiré le film de Danny Boyle, *Slumdog Millionaire* et le *Who Wants to be a Millionaire* indien continue de susciter un enthousiasme inégalé.

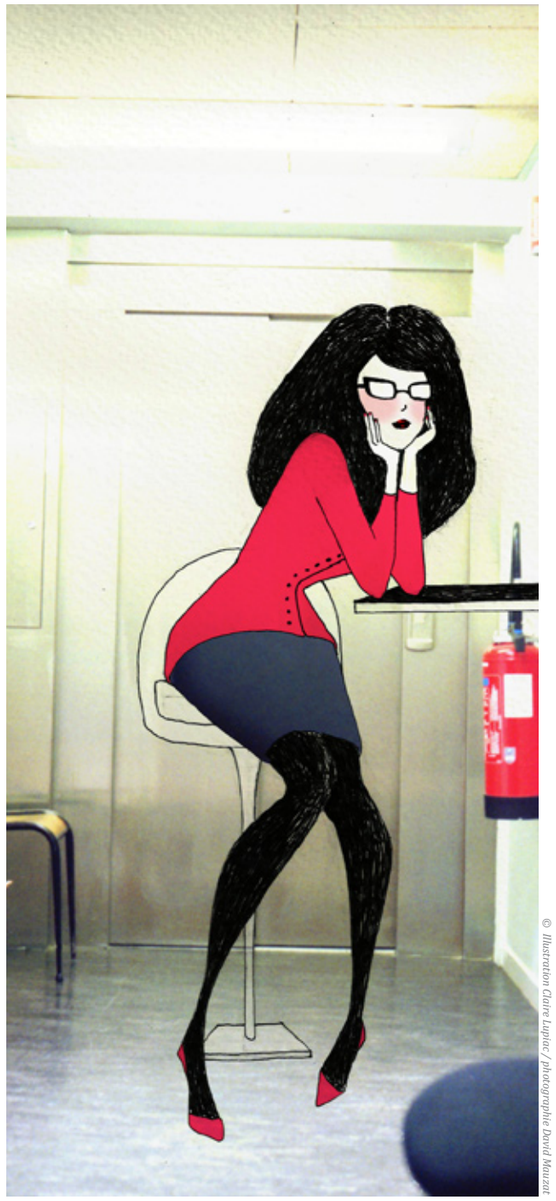
Si les studios d'Hollywood sont à l'origine des *dramas** les plus exportés, c'est bien la Grande-Bretagne qui domine le commerce mondial des programmes non scénarisés, c'est-à-dire des quiz, concours et autres formes de télé-réalité. *X Factor*, *Britain's Got Talent*, *Wife Swap*, *Come and Dine With Me*, *Masterchef* ont été clonés dans des dizaines de pays et constituent une économie qui ne semble pas trop souffrir du ralentissement de la "grande" économie. À cela s'ajoutent les programmes dits "soft-scriptés" (comprenez partiellement scénarisés), très prisés par certaines chaînes dont le désir est de se distancier de la télé-réalité. Mêlant des comportements réels à des situations moins spontanées, des shows tels *The Only Way in Essex* (le premier show britannique du genre qui montre "de vraies personnes dans des situations modifiées, récitant des lignes non scénarisées, mais d'une manière structurée") et *Made in Chelsea* (qui suit la vie d'un groupe de jeunes et riches "socialites" de Chelsea à Londres) connaissent un succès phénoménal. *Made in Chelsea* s'exporte désormais outre-atlantique. De façon similaire *One Born Every Minute* qui, lorsqu'il a débuté en 2010, était un documentaire sur une maternité de Southampton, devenu par la suite une série documentant la naissance de centaines de bébés dans tout le Royaume-Uni, a été récemment vendu aux Etats-Unis, à l'Espagne, à la Suède et… à la France ! Puisqu'il s'agit d'un documentaire "soft-scripté", ce qui s'est vendu est une certaine compétence technique plutôt qu'une formule.

Comment la Grande-Bretagne s'est-elle si fortement imposée dans le marché de la télé-réalité ? D'une part, suite à une action gouvernementale au début des années 1990, Londres a vu naître un très grand nombre de maisons de productions indépendantes. D'autre part, la BBC est financée presque entièrement par la redevance sur la télévision, tandis que Channel 4 est financée par la publicité malgré son statut de chaîne publique. Pour ces chaînes, le succès se mesure donc essentiellement en termes de créativité et d'innovation. Elles veulent être les chaînes qui montrent les programmes dont les gens parlent. En pratique, cela signifie qu'elles préfèrent programmer un grand nombre de séries courtes plutôt qu'une poignée de programmes plus longs, histoire de s'assurer au moins un grand "hit". Les maisons de production doivent donc débiter un tas d'idées pour faire face à la demande, qu'elles soient bonnes ou mauvaises... ●

Laurence Festal

** Fictions*

Les femmes assises



© Illustration Claire Lupiac / photographie David Mouzat

Elle attache ses longs cheveux bruns. Ajuste ses lunettes sur son nez tout léger. Elle est une femme assise. C'est un détail pour vous mais, pour nous, cela veut dire beaucoup. Une femme assise se remarque entre toutes. Dans une salle d'attente, chez le coiffeur, au milieu d'un plateau de téléopératrices, au bureau, au restaurant, en traversant une avenue, elle est reconnaissable en un battement de cils. Les femmes assises ont de la conversation. Cachées derrière leur bureau Ikea, elles jouent de leur station en contre-plongée. Leur assurance suffisamment cambrée, elles affirment leur féminité. Un chemisier, un tshirt col en v, tout fait effet. Elle vous parle toujours par en dessous, négligeant votre regard par en dessus. Elle sait que vous avez remarqué. Elle sait aussi que vous serez négligemment distrait. Elle le sait. La femme assise s'éparpille avec attention. Avec intentions. Elle nous sait fébrile. Elle nous dévisage attentif. Elle place son avant bras sous son balcon altier. Conspiratrice. Son décolleté nous rappelle aux ordres. A notre vœu de fidélité. A toutes les promesses déjà prononcées. Elle sait tout cela. Chaque jour, nous le guettons, ce rendez-vous avec la femme assise.

Elle conjugue distinction, raffinement et sensualité. Vous percevez, entre deux boutons, un horizon de chair sous une chemise blanche. Quel heureux jeu. Imperceptible. Impersonnel. Et manque. Alors, tout de go, nous rougissons à peine. Elle se dévoile sans peine. Son regard nous fait tergiverser. Pour nous les hommes sensibles, les femmes assises relèvent du délicieux cauchemar.

Mais c'est sûr vous la reconnaitrez vous aussi. Une femme assise ne s'oublie jamais. Elle vous poursuit. Comme Proust et sa madeleine, Claude François et son magnolia, elle ondulera dans votre imaginaire. Vous frémirez. A cause d'elle, vous serez chaque jour voués à rester vivant. Que c'est doux, une femme assise. ●

Cyril Jouison

A lovely story

par Claire Lupiac

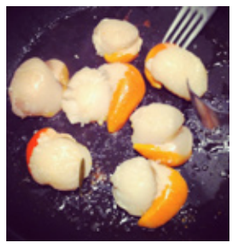
A lovely story © Claire Lupiac

A lovely story © Claire Lupiac

A lovely strory © Claire Lapia

Marmite du pêcheur au safran

Noël approchant, il est temps de penser à régaler les papilles de celles et ceux qui seront autour de votre table. Pour sortir des sentiers battus de la dinde ou de l'oie, volailles très sollicitées, je vous propose une marmite du pêcheur au safran. Elle est un peu longue à cuisiner mais le résultat est un pur délice, à réserver pour le 24 décembre, car elle est légère et savoureuse.



POUR 4 PERSONNES

1kg de grosses moules
4 grosses joues de lotte (ou 8 plus petites)
16 grosses crevettes grises fraîches
4 grosses noix de St-Jacques (ou 8 petites)
4 filets de bar de ligne
4 petits morceaux de saumon
4 filets de daurade
3 cuillères à café de safran
4 cuillères à soupe de crème fraîche
1 cuillère à soupe de farine
Sel et poivre

PRÉPARATION

LA VEILLE :

Préparez un court-bouillon classique en utilisant les têtes et arêtes de daurade et de bar, 1 branche de céleri, 5cl de vinaigre et un verre de vin blanc sec, 1l d'eau, 1 oignon, 1 gousse d'ail, 1 carotte et 1 bouquet garni (thym, laurier et persil). Lavez et émincez les légumes, verser le vinaigre et le vin blanc dans l'eau, ajoutez le bouquet garni, légumes, sel et poivre. Faites bouillir 30 min puis laissez refroidir.

LE JOUR-MÊME :

Nettoyez les moules et faites revenir dans de l'huile d'olive avec deux échalotes hachées finement et une gousse d'ail. Ajoutez 1/4 verre de vin blanc sec. Faites chauffer jusqu'à ce que les moules soient ouvertes. Laissez refroidir. « Décoquillez » une moule sur deux et mettez le jus de côté.

Faites bouillir le court-bouillon. Plongez d'abord le saumon 2 à 3 minutes. Retirez et réservez. Répétez avec les filets de bar, puis la lotte, et enfin la daurade.

Versez de l'huile d'olive dans une poêle et faites saisir les noix de St-Jacques une minute de chaque côté. Réservez. Répétez avec les crevettes. Réservez.

Déglacez la poêle avec un peu de court-bouillon. Réservez.

Dans un plat qui va au four installez les différents morceaux de poissons. Salez et poivrez, puis ajoutez St-Jacques, moules et crevettes.

LA SAUCE :

Faites un roux blanc. Ajoutez une cuillère à soupe de farine et 10g de beurre au court-bouillon mélangé au jus des moules. Laissez épaissir. Ajoutez une cuillère à café de safran et 2 cuillères à soupe de crème fraîche.

POUR FINIR :

Préchauffez votre four à 180 degrés. Versez la sauce sur les poissons et crustacés et mettez au four 10min. Servez, accompagné de pommes de terre vapeur.

C'est fin prêt, régalez-vous.

Bon appétit et bon Noël ! Marie-Jo

On trippe sur...

Nicolas trippe sur :

► ***le gimmick de l'émission Culture Pub***, en un mot : BADOUMBA… Mais pourquoi ? Tout simplement, quand plus rien ne semble aller, la thérapie par le cri reste la seule solution pour se relancer. Alors, je respire à fond et je laisse partir, en une fois, le désormais célèbre BADOUMBA ! Y'a pas à dire, ça fait du bien.

► ***le Node Bordelais***, un endroit que pour les « gens biens » - comprendre des geeks 100% connectés - , où on a même le droit de se vautrer sur des coussins. On peut s'y retrouver pour travailler (euh ? co-worker), discuter (euh ? skyper) ou tout simplement prendre le thé (une tasse de TEDx ?)… Qu'importe tant qu'on est branché !

► ***les chapeaux de Jofo***, ce n'est pas le grigri de n'importe qui : Chapo Bordeaux ! Une ville sur une tête on peut trouver ça bête, mais portée par de drôles de Toto pour en faire une expo, je trouve ça rigolo, jusqu'à en écrire une chanson (pour My global bordeaux) ?

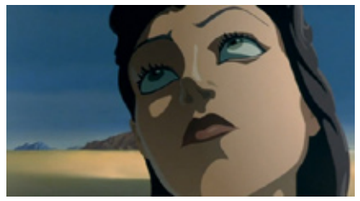
Le Furet trippe sur :

► ***mon panier bio hebdomadaire*** avec la saveur et la surprise de tous ses beaux légumes, les idées de recettes que ça me met en tête, l'idée que consommer local grâce aux circuits courts - le top -, et qu'en plus si ça favorise l'emploi en insertion : je dis qu'il faut croquer la vie à pleines dents !

► ***la Nuit blanche parisienne*** et son lot de merveilles plastiques, ludiques, inventives, créatives qui ouvrent grand vos esgourdes et font s'écarquiller les yeux de plaisir (malgré une attente certaine devant les lieux fermés…)

► ***mon cours de qi gong-méditation***, qui m'apporte enfin la sérénité nécessaire pour profiter de la vie et une assise pour mieux appréhender les soucis (bon ok, y'a encore des soubresauts malencontreux, mais ça vient…).

Claire trippe sur :



► ***La série hyper réaliste, drôle et un peu trash : Girls.*** Quatre copines newyorkaises dont les discussions sont criantes de vérité. Elles vous font rire, pleurer et cerise sur le gâteau... réfléchir.

► ***Destino,*** un petit bijou de film d'animation, la belle rencontre de Salvador Dali et de Walt Disney. Bref, une merveille à regarder sur *https://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=1GFkN4deuZU* .

► ***La Boite à T.,*** un collectif de créatifs bordelais qui font de jolies choses, et dont -oh, hasard !- je fais partie...
www.laboiteat.fr

Loïc trippe sur :

► ***Miguel Noguera et son spectacle humoristique Ultrashow.*** Faut vraiment rentrer dedans c'est spécial. En gros, il présente des idées qui n'ont rien de spécialement marrant (un ciné drive-in pour trains, dire merci à son adversaire en plein milieu d'une bagarre parce qu'il a bien remis votre col de chemise, ...), mais c'est juste sa manière de les raconter qui est excellente.

► ***Je me suis fait une période films de kungfu.*** J'ai même été jusqu'à télécharger la filmographie complète de Jackie Chan (14Go). Hein ? Légalement ? Euh ... mpfff oui ... euh ... hein ?

► ***4 petits néfliers*** qui poussent à partir de noyaux plantés dans un pot «histoire de voir ce que ça donne» lors d'un petit déjeuner sur ma terrasse.

Caroline trippe sur :

► ***28 minutes***, le talk show animé par l'excellente Elisabeth Quin, diffusé en semaine sur ARTE à 20h05. Une alternative aux traditionnels JT qui confondent de plus en plus information et marketing. Chaque soir, deux sujets d'actualité : l'un en face à face avec la journaliste, l'autre autour d'invités et de chroniqueurs. Et pour ceux qui trouveraient ça un peu trop intello, il reste l'option Entrée libre sur France 5, un résumé dynamique de l'actualité culturelle du jour.

► ***Lighthouse,*** chantée par la voix haut perchée de Patrick Watson : c'est divin, magique, voire extatique. Le Furet nous avait pourtant prévenus (voir numéro 2), mais je ne m'attendais pas à une telle révélation, d'autant plus surprenante que je pensais jusque-là ne pouvoir être émue que par des voix graves.

► ***mon précédent et mon prochain voyage*** : une vie au rythme du partir / revenir...

Delphine trippe sur :

► ***Le chaï thea latte***, c'est-à-dire du thé aux épices accompagné de lait et de crème fouettée. Indispensable pour faire du matin un moment de pur bonheur, sa préparation est simple : une cuillère à café de thé noir aux épices, de 5cl de lait, du sucre, de la crème fouettée et de la cannelle en poudre.

► ***Chambre avec vue sur la mer,*** le témoignage de la journaliste Edith Bouvier blessée lors d'un reportage à Homs. Un livre choc dédié aux Syriens qui continuent à se battre sans relâche contre le régime en place.

► ***EllesonParis*** une ballade musicale racontant les 20 arrondissements de Paris par les voix de 20 comédiennes (Charlotte Rampling, Agnès Jaoui, Laura Smet, Irène Jaco et Zoé Félix par exemple). Une partie des bénéfices des ventes sera reversée à l'association Les Toiles Enchantées qui offre des séances de cinéma aux enfants hospitalisés.

Blandine trippe sur :

► ***L'album d'Alt-J,*** ça fait déjà quelques mois que ça dure et je ne m'en lasse pas. Enfin un album, complet, où plus de 3 titres sont travaillés. C'est juste un truc musical qui ne ressemble à rien d'autre (en même temps, je ne connais pas tout non plus) et qui fait aimer la musique pour son intelligence. *Alt-J An Awesome Wave*

► ***Homeland,*** série américaine post 11 septembre. J'aime ce côté qu'ont les Américains à parler de leurs peurs, à les mettre en scène et oser des scénarii incroyables. Alors ceux qui aiment l'action à la Jack Bauer, passez votre chemin, car ici tout repose sur la psychologie des personnages, tous ambigus, comme nous pouvons l'être.

► ***Ma copine***, car, elle, pour le coup, est totalement borderline ! Elle a ce grain de folie qui me manque parfois et qui me fait du bien, surtout quand elle me traîne en plein hiver à 2h du mat' sur le Pont de Pierre à vélo.

Véronique trippe sur :

► ***La nina de la casa azul*** de la compagnie de Fakto. C'est par hasard que l'on s'est retrouvé entre amis dans ce Théatre du Port à Arcachon pendant Cadences (festival de danse). Je croyais difficile d'émouvoir en parlant de Frida Khalo, d'autant plus après avoir lu le résumé du programme à pleurer d'ennui. Mais on a passé sur ces gradins un bon moment, de ceux qui regonflent à bloc, tant les surprises venaient interrompre la magie et vice versa.

Cyril trippe sur :

► ***La lumière d'automne.*** À bien y réfléchir, je crois qu'il n'y a pas plus belle couleur qu'en cette saison. En fin de journée, quand le soleil ondule sur les façades bordelaises… je n'ai qu'une envie : m'arrêter. Et regarder.

► ***La version longue de Un rendez-vous***, la réclame pour les parfums Dior Homme réalisée par Guy Ritchie avec Jude Law en superguest.

► ***Les quatuors à corde***. Je sais, c'est un peu curieux… Peut-être est-ce mon côté borderline finalement ?

Anthony trippe sur :

► ***Automne, bouquin & chocolat.*** Je trippe sur l'automne et l'hiver ! C'est le retour d'une envie de bouquiner, éteinte par les activités de la rentrée. Dans le tram, dans la rue, bien au chaud, avec une tasse de chocolat... c'est cliché, mais tellement bon ! Dernier livre en date Coraline de Neil Gaiman, une référence incontournable de l'imaginaire, un conte à lire sans se prendre la tête, juste pour... s'évader !

► ***La symétrique nudité.*** Je trippe sur l'élégance et la finesse des photos d'Olivier Valsecchi. Dans sa série *Klecksography,* le thème de la nudité est abordé avec un regard raffiné, enveloppé d'un noir et blanc subtil. Beau, sensible et graphique !
À découvrir par ici :
http://www.oliviervalsecchi.com
(série *Klecksography*)

► ***Chabadabada...*** Je trippe sur l'architecture novatrices du futur Pont Chaban-Delmas, (pont Baba ou chababa pour les intimes), malgré son nom commémoratif du passé, ses lignes futuristes, elles, séduisent déjà un grand nombre de personnes.

Marie trippe sur :

► ***La voix de Guillaume Gallienne*** dans l'émission de France Inter *ça peut pas faire de mal*, dont on se berce le samedi soir avant de sortir boire...

► ***Dans la maison, de François Ozon :*** bien qu'imparfait, le dernier film d'Ozon est à voir pour son sujet (l'obsession des histoires), ses personnages (Fabrice Luchini, génial dans son propre rôle, Kristin Scott Thomas, le mignon Ernst Umhauer) et la leçon de littérature qu'il délivre.

► ***une biographie de Françoise Giroud***. Pour se dynamiser ponctuellement, il y a le café, le sport ou une drogue musicale. Pour tenir sur la durée, un but, un idéal. Et pour le courage d'avaler une semaine après l'autre, rien de tel qu'une biographie : celle d'un personnage aussi vivant que Françoise Giroud. À lire : *Françoise Giroud,* la bio de Laure Adler ; *Leçons particulières,* où Giroud, au crépuscule de sa vie, analyse ce dont elle a hérité des personnes qu'elle a côtoyées ; ses articles parus dans *Profession journaliste, conversations avec Martine de Rabaudy.*

FACES B

www.facesb.fr

CONTACT
courrier@facesb.fr

FACES B SUR FACEBOOK
UN CLIC ICI :
www.facebook.com/pages/Faces-B/339854299387099

PARUTION DU NUMÉRO 4 :
PRINTEMPS 2013 / Début Avril

Tous droits réservés - Décembre 2012